

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N° 553

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

A. J. V. FONTAN

Croix de guerre
Ancien interne à l'Hôpital Saint-Jacques

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'HYDROLOGIE EN FRANCE

UN MÉDECIN HYDROLOGISTE
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE

LE D^R J. P. AMÉDÉE FONTAN

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Président : M. P. MENETRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

45, rue Racine, 15

1920

553

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

A. J. V. FONTAN

Croix de guerre
Ancien interne à l'Hôpital Saint-Jacques

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'HYDROLOGIE EN FRANCE

UN MÉDECIN HYDROLOGISTE
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE

LE D^R J. P. AMÉDÉE FONTAN

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Président : M. P. MENETRIER, professeur

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1920



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	BROCA (A.)
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	M. LABBÉ
Pathologie médicale	VAQUEZ
Pathologie chirurgicale.	GOSSET
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	P. CARNOT
Hygiène	LÉON BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale.	ACHARD
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.	PIERRE MARIE
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER
Clinique chirurgicale	DELBET
	QUENU
	LEJARS
Clinique ophthalmologique	HARTMANN
Clinique des maladies des voies urinaires.	DR LAPERSONNE
	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR
	COUVELAIRE
Clinique gynécologique.	BRINDEAU
Clinique chirurgicale infantile	J.-L. FAURE
Clinique thérapeutique.	A. BROCA
Clinique oto-rhino-laryngologique.	ALBERT ROBIN
	P. SEBILEAU

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.			
ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUSSY
BRANCA	LABBÉ (H.)	MOCQUOT	ROUVIERE
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	MULON	SCHWARTZ(A.)
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	SICARD
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	TANON
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	TERRIEN
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	TIFFENEAU
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTERER	VILLARET
GREGOIRE	LEREBoullet	RIBIERRE	ZIMMERN
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Pour rendre justice à la mémoire de mon aïeul

LE D^r JEAN-PIERRE AMÉDÉE FONTAN

Licencié en droit et membre de la Société de Jurisprudence
de Toulouse

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

Membre correspondant de l'Académie de médecine

De l'Académie des Sciences de Toulouse

De la Société de médecine de Bordeaux

De l'Académie de médecine de Dresde

Lauréat de l'Institut

Chevalier de la Légion d'honneur

Médecin consultant à Bagnères-de-Luchon

A la mémoire de mon Frère

ANTOINE, JEAN, AMÉDÉE FONTAN

Etudiant en médecine

Mort à 22 ans, victime de sa profession.

Tel dont on ne lit plus les écrits,
a joui d'une grande considération
dans son temps, et contribué peut-
être, par un avis ou même par ses
compilations, à former les auteurs
les plus renommés (JOURDAN, *Dict.
des Sc. méd.*)

BIOGRAPHIE

Travaux d'AMÉDÉE FONTAN, d'après Caffé (*Journal des connaissances médicales pratiques*, XXXIV, 1867).

- 1^o Note sur les matières organiques et organisées des eaux minérales ;
- 2^o Découverte et description de la Sulfuraire (1831) ;
- 3^o Rapport à la Commission scientifique permanente pour l'achèvement des fouilles de Luchon, la reconstruction des thermes et pour les embellissements (1837) ;
- 4^o Recherches sur les eaux minérales des Pyrénées (thèse pour le doctorat en médecine. Paris, 1838, n^o 134) ;
- 5^o Mémoire sur les eaux des Pyrénées, naturelles et accidentelles (1838) ;
- 6^o Voyage scientifique en Allemagne, en Belgique, en Suisse et en Savoie (1839) ;
- 7^o Sur la nature des matériaux à employer dans la construction des établissements thermaux, des piscines, des tuyaux de conduite suivant la nature des eaux (1840) ;
- 8^o Mémoire sur la thérapeutique des eaux thermales des Pyrénées et fragment de ma clinique de Luchon (1843) ;

9° Etude de l'action utile des eaux thermales sulfureuses dans les maladies syphilitiques comme adjuvant spécial du traitement ioduré et mercuriel, contrairement aux opinions de Borden; reçues jusqu'à cette époque (1843) ;

10° Sur la combinaison du soufre et de sodium (1843) ;

11° Mémoire sur la reconstitution des thermes de Barèges, pour les fouilles et les conduites d'eau ;

12° Recherches sur les eaux minérales des Pyrénées, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Suisse et de la Savoie (un vol. in-8° 1853).

Auxquels il faut ajouter :

13° Mémoire sur les préparations sulfureuses (1845) en collaboration avec Barruel ;

14° Mémoire sur une monade étudiée à Salies (1852) en collaboration avec Joly.

Contribution à l'Histoire de l'Hydrologie en France

UN MÉDECIN HYDROLOGISTE
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE

LE D^R J. P. AMÉDÉE FONTAN

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Jean-Pierre-Amédée FONTAN est né à Izaourt (Hautes-Pyrénées) le 24 ventôse, an X (15 mars 1802). Les auteurs qui, après Caffé, se sont occupés de lui, ont considéré cette date comme inconnue : elle est cependant authentique, c'est celle qui figure sur l'acte de naissance dont voici la copie :

MAIRIE D'IZAOURT

ARRONDISSEMENT COMMUNAL DE BAGNÈRES

(Département des Hautes-Pyrénées)

« Du vingt-quatrième jour du mois de ventôse,
« an X, de la République Française,

« Acte de naissance de Jean-Pierre-Amédée FON-
« TAN-RUSTERIE, né le 24 ventôse, à 5 heures du
« matin, fils de Joseph Barthélemy Fontan et de
« Louise Rose Rusterie, mariés, domiciliés en la
« commune de Chaum, département de la Haute-
« Garonne.

« Le sexe de l'enfant a été reconnu être un garçon.

(suivent les témoins)

« Constaté suivant la loi par nous, Pierre Rusterie, maire de la Commune d'Izaourt faisant fonctions d'officier public de l'Etat civil ».

Son père, Barthélemy FONTAN, appartenait à une vieille famille des Pyrénées, famille d'agriculteurs, qui jouissait à cet égard d'une certaine notoriété ; c'est à elle que s'adressa l'intendant de la généralité d'Auch pour faire pénétrer d'Espagne en France la race des moutons « mérinos », dont les rois d'Espagne, conscients de la richesse attachée à cet élevage, faisaient garder très jalousement les troupeaux. Colbert, à la fin du siècle précédent, avait pu, à grand peine, faire introduire quelques béliers espagnols dans le Roussillon. Le naturaliste Daubenton, surnommé le « berger » Daubenton venait, sous les auspices de Turgot, de créer en Bourgogne le troupeau de Montbard, avec des sujets importés d'Angleterre, et à son exemple, l'intendant d'Auch obtient de Calonne l'autorisation et les fonds nécessaires pour se procurer *secrètement* en Espagne un troupeau suffisant pour influencer l'élevage dans le Midi et le Sud-Ouest.

C'est à Barthélemy FONTAN qu'il s'adresse ; ce dernier est connu de lui comme étant un esprit cultivé et curieux, énergique, aventureux même, dont la jeunesse s'est passée en voyages en Espagne, en Portugal et en Italie, d'où il a rapporté des procédés

nouveaux d'agriculture qu'il applique dans son domaine de Chaum ; d'Italie, en particulier, il a rapporté la culture du peuplier pyramidal, qu'il a vu pousser là-bas dans des contrées qui, par leurs caractéristiques, se rapprochent de son pays. Sa tentative a réussi au point que, de sa pépinière, sont partis tous les sujets innombrables qui ornent les vallées pyrénéennes et fournissent un bois particulièrement recherché pour la sculpture.

En Espagne, il a également étudié les conditions de l'élevage du mouton, et il n'hésite pas à mettre au service de l'intendant sa connaissance de la question, du pays, des gens, et aussi son amour de l'aventure. Il introduit du Portugal, en 1786, un premier troupeau de 250 animaux, dont les plus beaux béliers ont les honneurs des bergeries royales de Rambouillet, et l'année suivante un second troupeau d'une centaine de têtes, toujours pour le compte de l'intendant. Il réussit par deux fois l'aventure, mais quelles difficultés, surtout d'ordre financier, doit-il non pas tant surmonter que *tourner*, sur l'autre versant des Pyrénées ! Entre temps, il a créé un dépôt et des laveries de laines dans la région.

La Révolution éclate : Barthélemy FONTAN a-t-il joué un rôle politique ? ou bien ses bonnes relations avec le pouvoir central l'ont-elles rendu suspect ? ou bien, tout simplement, nouvel Aristide, a-t-il lassé le peuple, souverain de la veille, en lui offrant, souvent malgré lui, les moyens d'accroître son bien-être ? Quoi qu'il en soit, la tourmente révolutionnaire le

saisit, le malmène, le laisse meurtri et ruiné, après avoir été à deux doigts de sa perte.

En 1790, il a épousé Louise-Rose-Françoise Rusterie, d'Izaourt-en-Barousse, issue d'une vieille famille d'avocats en Parlement ; plusieurs membres de cette famille ont occupé la charge de syndic des vallées de Neste et de Barousse aux États des Quatre-Vallées et voilà peut-être aussi l'explication de la haine révolutionnaire.

La République des Quatre-Vallées, sur le territoire de laquelle se trouvent Izaourt, aux portes de l'antique cité de Saint-Bertrand de Comminges, avec Chaum à côté, et Luchon plus au Sud, constituait déjà bien avant 89 un petit état à allure de république, dont les habitants jouissaient de privilèges étendus, depuis qu'ils s'étaient soumis volontairement aux rois d'Aragon après avoir expulsé les Maures. Grâce à cette donation volontaire, et bien qu'appartenant au pays Convène (Comminges), ils échappèrent à l'autorité des comtes de Comminges, pour subir seulement la juridiction ecclésiastique des évêques de Saint-Bertrand de Comminges. L'autorité des rois d'Aragon fut si peu tyrannique, c'est pourquoi sans doute elle avait été choisie, que vers le XI^e siècle, la République choisit elle-même ses seigneurs, jusqu'au jour où, par mariage elle passe à la Maison d'Aquitaine, avec laquelle elle est rattachée à la couronne, en conservant toutefois et ses privilèges et ses états particuliers, jusqu'à la veille de la Révolution.

Barthélémy FONTAN a-t-il manifesté ouvertement ses préférences pour sa petite République agrémentée de ses privilèges ? A-t-il marqué un enthousiasme jugé insuffisant ou de mauvais aloi par les experts en civisme, pour le système singulièrement différent de la République Une et Indivisible ? Un beau jour il se voit déclaré suspect par le Comité de Salut Public de Saint-Gaudens, emprisonné dans cette ville le 2 Nivôse de l'An II et privé de ses biens. Il laisse sa jeune femme qui va être mère, avec un jeune enfant.

Il échappe tout de même à la guillotine, grâce à des amis influents, et est remis en liberté ; ses biens étant sous sequestre, il se retire chez sa femme, à Izaourt où naît Jean-Pierre-Amédée.

Puis c'est l'Empire qui reprend l'œuvre des Bergeries d'Espagne, à laquelle Barthélemy FONTAN ne s'intéressera de façon active qu'après la restauration. A ce moment, seulement, il rentre en possession de son domaine de Chaum, seule partie de ses biens échappée à la tourmente, Bien que profondément ulcéré par les événements passés, et surtout par l'ingratitude de ceux qu'il avait contribué à enrichir, son caractère énergique et actif l'emporte et on le voit en 1815, présider le jury pastoral qui doit répartir les béliers mérinos du Gouvernement.

A cette existence mouvementée du père, pourra se superposer en partie celle du fils que nous allons voir, par un curieux rapprochement, consacrant lui aussi sa vie et sa fortune à une œuvre d'intérêt géné-

ral, atteint comme son père par une révolution, et comme lui payé d'ingratitude.

Ainsi Jean-Pierre Amédée naît dans une famille fortement attachée à la royauté, en 1802, époque de transition :

Rome remplaçait Sparte
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte... ;

pendant cette période encore troublée, ses premières années s'écoulent d'abord à Izaourt, le pays natal, où ce premier acte important de son existence est enregistré par le grand-père Pierre Rusterie « faisant fonction d'officier public de l'état civil » (ce qui laisse supposer le ralliement au nouveau régime), puis il suit sa famille à Chaum : il a treize ans. Les documents manquent pour établir de quelle façon s'est faite son éducation ; ce qui est certain c'est qu'il a été orienté vers l'étude des humanités. Et comment aurait-il pu en être autrement, avec l'influence atavique des juristes Rusterie ? vivant les années où l'enfant perçoit le plus vivement les sensations, précisément à une époque où tout prend modèle sur la Rome antique ? parcourant enfin, dès le seuil de sa maison, une région que la civilisation romaine a particulièrement marquée de son empreinte ?

Izaourt se trouve aux portes mêmes de Saint-Bertrand de Comminges, l'antique cité toute remplie des

souvenirs de la conquête et de l'occupation romaines, qui a été pendant des siècles la capitale d'une des marches les plus importantes des Gaules : les peuplades barbares qui vivaient sur les cimes des Pyrénées avaient été incorporées par Sertorius dans ses armées, où il leur avait donné comme mission la surveillance et la défense des passages contre les Ibères ; devenues disciplinées, Pompée les rassemble sur les rives de la Garonne, avec comme capitale *Lugdunum* (du dialecte celtique, colline des Marais) ; il les désigne sous l'appellation de *gentes convenæ* (peuplades rassemblées) d'où le nom de la capitale : *Lugdunum Convenarum*. La cité, cantonnée primitivement au sommet de la colline, ne tarde pas à être élevée au rang de municipe : elle présente donc des garanties suffisantes pour que l'administration puisse en être laissée aux mains des arborigènes, avec ses lois propres, et l'accession des habitants au droit de bourgeoisie romaine.

Sous les empereurs romains, elle prend une importance telle qu'elle ne compte pas moins de 60.000 âmes. Un vieux dicton local prétend qu'un chat passait de Saint-Bertrand à Valentine (patrie de la famille du maréchal Foch) en ne suivant que les toits ; or la distance dépasse trois lieues.

Vers le III^e siècle, le premier évêque de Toulouse, Saint-Saturnin, y jette les fondements de la religion catholique sous la forme d'une petite chapelle. Elle résiste aux invasions des Vandales et des Goths, mais devient au VI^e siècle le théâtre des dernières

luttres entre les fils de Clovis, et succombe sous l'acharnement sauvage des derniers mérovingiens. Grégoire de Tours rapporte que le fils de Clotaire, finalement victorieux, fit passer tous les habitants au fil de l'épée et réduire la ville en cendres : « il ne resta que la terre ruinée ! » et ce fut ainsi pendant plus de 300 ans, que les Sarrasins utilisèrent à ravager les vallées.

Au ^x^e siècle la malheureuse ville renaît de ses cendres, sous l'impulsion du savant évêque Bertrand, venu de l'Isle-en-Jourdain : il relève les ruines de la cathédrale qui avait remplacé la petite chapelle de Saint-Saturnin, et bâtit un cloître où il réunit des chanoines sous la règle de Saint-Augustin : la grande renommée de l'évêque attire bientôt les étrangers en foule, et la ville se rebâtit sur la petite colline qui avait été le berceau de l'antique Lugdunum : la cité des Convenarum renaît sous le nom de Commingensis, qui deviendra Comminges et sera de nouveau la capitale d'un comté. Loin de retrouver la splendeur qu'elle avait connue sous l'occupation romaine, elle devient cependant ville épiscopale, indépendante du pouvoir des seigneurs, avec ses consuls, milices, droits et privilèges établis par Saint-Bertrand, et garantis au ^{xiii}^e siècle, par une charte dont les principes se retrouvent encore dans la constitution de l'Andorre. Cet état de choses persiste jusqu'à la révolution pour disparaître dans la nuit historique du 4 août : l'unification et la centralisation la réduisent au modeste rang de chef-lieu de

canton. Actuellement elle n'est plus qu'un bourg de 600 habitants !

Comment la formation intellectuelle du jeune Amédée n'aurait-elle pas été influencée par ces deux facteurs essentiels : le caractère et les vicissitudes paternelles d'une part, le particularisme et l'histoire locale de l'autre ? Aussi n'est-on pas surpris de le voir, dans le courant de son existence, actif et enthousiaste pour une grande œuvre à laquelle il se donne tout entier ; autoritaire et souvent personnel, mais soucieux de *toujours faire le bien* ; absorbé dans ses recherches scientifiques, mais respectueux des vestiges de la culture antique, révélés par ses fouilles. Ce montagnard à la puissante carrure et au large front, passe pour être « original » parce que, en toute saison, sur le boulevard comme dans ses montagnes, il va tête nue, discourant avec abondance, le geste soulignant la parole : (le méridional s'exprime avec les bras...). C'est un caractère fait de contrastes, mais non dépourvu de logique : son existence est faite de mouvement, d'agitation peut-être, mais non d'incohérence ; elle va vers un seul but : la réalisation d'une idée.

Devenu homme, ses premières déterminations semblent hésitantes, contradictoires. Entrant dans la vie avec une culture purement classique, qui semble le diriger vers le barreau ou la magistrature, comme ses ancêtres maternels, il évolue brusquement à

vingt-quatre ans vers les sciences, abordant celle qui semble la plus matérialiste, la médecine. Là où, à première vue, on ne distinguerait qu'incertitude, il faut voir au contraire une grande connaissance de soi-même et une certaine volonté : engagé par inadvertance, pourrait-on dire, dans une voie qui ne correspond pas à ses facultés et à ses aptitudes, telles qu'il les voit lui-même, il fait preuve de courage en quittant la Faculté et le Palais, pour retourner au collège d'où il repartira sur de nouvelles bases qu'il juge mieux devoir servir sa vocation : on n'a pas de vocation à seize ans ; si à vingt-quatre ans elle se révèle, elle est sérieuse, il faut la suivre ; c'est à mon avis la marque d'un fort caractère.

Après un séjour probable au collège royal de Toulouse, car à cette époque l'Université ne délivre de diplômes qu'après un stage dans ses établissements, il est reçu bachelier ès-lettres : en 1824, il est licencié en droit et membre de la Société de jurisprudence ; sa vie semble nettement orientée. Mais deux ans après, en 1826, il est reçu bachelier ès-sciences et en 1828, il est inscrit à l'Ecole de médecine de Toulouse. Comment expliquer une telle conversion ? Il nous en donne lui-même la raison dans la préface de sa thèse : « La première fois que je lus l'ouvrage
« d'Anglada sur les eaux minérales, il me sembla
« qu'un voile tombait de devant mes yeux ; je con-
« çus dès lors la pensée de faire pour le reste de la
« chaîne des Pyrénées ce qu'il avait exécuté pour le
« département des Pyrénées Orientales ». Et voilà

comment il commence les études médicales à vingt-six ans ; il va d'ailleurs brûler les étapes et il sera presque en même temps Docteur en médecine et membre de l'Académie de médecine.

Son court passage au Palais lui a permis de se rendre compte que là n'était pas sa voie ; un caractère aussi dénué de souplesse ne saurait s'accommoder des méandres de la procédure ; les montagnes sont belles, la vie y est rude, mais sans contrainte ; elles possèdent des ressources qui, mises en valeur et surtout bien connues, sont appelées à rendre les plus grands services : les étudier c'est contribuer à *faire le bien* ; il sera donc homme de sciences.

Après cinq trimestres passés à Toulouse, il vient à Paris où quinze jours après son arrivée il subit son premier examen pour lequel le jury se déclare *bien satisfait* ; l'année suivante, pour le deuxième, les juges sont *très satisfaits*, deux ans après il subit coup sur coup les troisième, quatrième et cinquième examens pour lesquels, comme pour sa thèse, six ans après, ils sont *extrêmement satisfaits*. Combien, soit dit en passant, nous paraît aimable, avec le recul du temps, cette bonhomie, par trop désuète, hélas ! qui faisait, sous le règne du roi citoyen, un jury se déclarer *satisfait* des réponses du candidat !...

Entre temps il est classé second au concours de l'Internat des hôpitaux de Paris le 26 décembre 1833 ; les Cadets de Gascogne, cette année-là, s'étaient donné rendez-vous aux quatre ou cinq premières places... Si dans sa pratique il sera exclusi-

vement médecin, il n'en est pas moins avide, étudiant, d'aborder et de pénétrer toutes les branches enseignées, y compris la chirurgie qu'il ne pratiquera cependant jamais, ce qui a permis à Caffé d'écrire, lors de sa mort : « Chimiste, physicien, géologue, clinicien et légiste, ce savant homme réunissait toutes les aptitudes et possédait toutes les connaissances qui peuvent rendre féconde l'étude des eaux minérales ».

Il eut pour maîtres, en particulier : Cloquet et Rostan à l'hôpital des cliniques, Louis à la Pitié, Orfila et surtout Barruel. Interne de Louis, qui, à la suite de Laennec, avait pris position dans la fameuse controverse au sujet de l'unicité de la tuberculose, il se croira justement autorisé au cours d'une discussion à l'Académie de médecine, à prier son contradicteur « de croire qu'il avait assez longtemps suivi les hôpitaux de Paris pour savoir à quels signes on reconnaît la présence de tubercules dans les poumons ».

Elève de Barruel, chef de travaux chimiques de la Faculté de médecine, il trouve toujours auprès de lui une aide précieuse, tant par ses conseils que par le libre accès dans le laboratoire où il a été admis comme étudiant ; c'est à ce maître qu'il dédie sa thèse : « premier essai, écrit-il, d'un travail qui a été fait en partie sous vos yeux, et qui doit tout son mérite aux conseils que vous avez bien voulu me donner ». Cette thèse, à l'exemple de son illustre compatriote Bordeu, il la consacre à l'étude des eaux

minérales, et elle le fera siéger presque aussitôt à Académie à côté de ses maîtres. Il va consacrer trois années à ce travail, et pour cela il quitte Paris en 1835 pour étudier son sujet sur place ; il inaugure une nouvelle méthode pour ne pas, comme le reprochait Chaptal à ses devanciers, « analyser les cadavres des eaux » prélevées et étudiées au loin ; il va étudier les deux côtés du vaste problème qu'il s'est donné mission de résoudre : l'étude scientifique et l'application pratique des eaux des Pyrénées.

Les eaux minérales, et surtout les eaux thermales, semblent avoir de tout temps retenu la curiosité de l'homme : certains passages des livres hébraïques en témoignent. Si la découverte de leurs propriétés est due, selon l'hypothèse d'Alibert et de Patissier à un hasard amenant un homme à se désaltérer à une source qui se trouva être diurétique ou laxative, on peut admettre toutefois que dès l'antiquité leurs vertus bienfaisantes étaient appréciées au moins des Celtes et des Ibères, auxquels archéologues et épigraphistes attribuent certains autels votifs des Pyrénées, témoignages de reconnaissance au génie bienfaisant (*quid divinum*) de la source ; quant à l'installation, elle devait être des plus rudimentaires, un simple bassin sans doute, creusé dans le sol.

Les Grecs qui avaient des connaissances médicales assez étendues, avaient dédié les sources d'eaux chaudes à Hercule, Dieu de la Force et Hippocrate,

Aristote, Galien en font état ; Strabon dans sa géographie, cite les thermes des Onésiens, au pays des Convènes.

On sait, d'autre part, avec quelle munificence les Romains aménageaient leurs thermes. Pline, dans son histoire naturelle, essaye la première étude.

Après la chute de l'empire romain, l'hydrothérapie semble n'avoir pas beaucoup intéressé les Gaulois et les premiers chrétiens, destructeurs d'idoles, achèvent la ruine de ce qui a échappé aux Barbares ; ils jugent déplacés les soucis de la propreté du corps, celle de l'âme devant suffire à leurs pensées. Charlemagne, cependant fait restaurer les thermes de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle.

Au x^e siècle seulement, Avicenne et les médecins arabes remettent les eaux minérales en honneur, en se réclamant de Pline et de Galien.

Vers la même époque, les croisades ayant importé des maladies d'Orient, maladreries et hôpitaux sont fondés un peu partout, surtout au voisinage des stations thermales : c'est à cette œuvre d'assistance publique que l'on fait remonter en particulier la restauration d'établissements à Luchon et Cauterets.

Mais il faut arriver à la Renaissance pour voir les eaux minérales bénéficier de la rénovation générale : les blessés de Marignan sont soignés dans les Pyrénées à Eaux-Bonnes appelées pour cette raison *eaux d'Arquebusades* ; en même temps, les princes fréquentent certaines stations qui, dès lors, sont à la

mode : Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, a laissé un souvenir qui se perpétue de nos jours un peu partout par des sources dédiées à « La Reine », et Henri IV, *nostré Henric*, est né et a vécu une partie de sa jeunesse dans les Pyrénées ; devenu roi, il crée les surintendants et intendants des Eaux, emploi occupé plus tard avec un certain éclat par un autre pyrénéen, Théophile Bordeu, professeur à la Faculté de médecine de Paris, surintendant des eaux d'Aquitaine.

De la Renaissance datent également les premiers écrits sur les eaux minérales, avec le grand traité de Michel Savonarola de Padoue sur les eaux minérales de l'Italie, et dès lors, l'élan est donné. Dezeimeris compte plus de 120 publications depuis le début du xvi^e siècle, dont 60 environ en allemand, contre 26 seulement en français.

En France, cependant, de louables tentatives étaient faites sous l'impulsion du pouvoir central lui-même ; les successeurs d'Henri IV ont confirmé ses édits et en 1760, Cólbert, à la prodigieuse activité duquel on vient encore de rendre hommage à l'occasion du tricentenaire de sa naissance, faisait procéder à la première analyse de toutes les eaux du royaume : si le résultat en fut imparfait, c'est que la chimie était encore dans l'enfance. C'est seulement à la fin du xviii^e siècle que les découvertes de Venel, Prietsley, Lavoisier, perfectionnent les procédés analytiques et permettent une étude plus approfondie : Fourcroy et Vauquelin analysent les eaux

d'Enghien ; Campardon, Bayen celles de Luchon. En 1817, Poumier, inspecteur des eaux de l'Empire, présente un mémoire approuvé par l'Assemblée de la Faculté de médecine de Paris. Ce mémoire est curieux par bien des détails ; malgré l'adoption du système métrique, ses analyses sont faites en *gros* et en *grains*, avec toujours l'évaluation des *pertes!!!* Il déplore que, à Bagnères, on ait fait devant lui des analyses dans la « casserole du premier cuisinier », et finalement il rend hommage aux médecins « aux-
« quels nous devons les premiers élans de cet amour
« vraiment chimique pour l'analyse des eaux ! » Très sagement d'ailleurs, il réclame « d'un gouvernement
« aussi généreux qu'il est puissant, ami des hommes » l'analyse générale des eaux de l'empire.

Napoléon n'ayant jamais eu sans doute le loisir de réfléchir à cette question, c'est Louis XVIII qui, en fondant l'Académie de médecine en 1820, met dans ses attributions la surveillance et le contrôle de l'emploi des eaux minérales ; et dès 1823, sous ce haut patronage, le chimiste Longchamp entreprend les travaux en vue de l'Annuaire des eaux minérales de France, travaux qui seront malheureusement bientôt interrompus « pour un motif mesquin d'économie » dit Soubeyran.

Enfin, en 1827, Anglada, professeur de médecine légale et de chimie à la Faculté de Montpellier, fait paraître son fameux mémoire qui s'est immédiatement classé et s'est maintenu depuis parmi les travaux les plus remarquables sur la matière. Nous

avons vu l'influence qu'il avait eue sur les décisions d'Amédée FONTAN qui en a fait son modèle. Si l'œuvre d'Anglada s'est imposée d'emblée à la considération du monde scientifique, celle de FONTAN retiendra aussi son attention, mais non sans soulever autour d'elle des passions d'ordre bien différent : les questions de chapelle et la politique de clocher, interviendront trop souvent, comme celas'est vu fréquemment, hélas ! Je ne parle, bien entendu, que du passé...

Au moment où FONTAN va commencer ses travaux, la question des eaux minérales, on le voit, est déjà une très vieille question, mais restée bien obscure. Patissier, dans son rapport, déplore qu'elle n'ait pas été mieux éclairée malgré les 1150 publications cataloguées par Carrère sur ce sujet, dont plus de 300 dans les 50 dernières années. « Cette foule de productions atteste leur insuffisance, car on n'écrit pas sur une matière qui est généralement connue et sur laquelle tout est dit. »

L'hydrologie reste donc une science à créer et c'est au xix^e siècle qu'il appartiendra d'en faire une branche des sciences médicales, comme le constate Wilm en 1894 ; l'Académie de Médecine donne d'ailleurs une impulsion énergique à ce mouvement ; elle crée un laboratoire, commence un annuaire, et chaque année charge sa commission d'adresser un rapport au Ministre de l'Agriculture et du Commerce sur l'état des eaux ; les rapports des premières

années constatent avec mélancolie « que les habitants sont instruits des véritables propriétés des sources qui les avoisinent à tel point que parfois cette science populaire en dit plus que les livres à leur sujet » comme au temps des Romains ! En 1838, Merat, qui est rapporteur pour 1834-1836 (c'est le premier rapport de la Commission) précise que pour les Pyrénées en particulier, « on n'en sait pas plus thérapeutiquement parlant que du temps de Bordeaux » ; il prend ensuite vivement à partie les Inspecteurs dont les rapports ne parviennent que trop rarement ; pour Luchon, celui de 1834 manque, celui de 1835 est égaré ! Il fait allusion aux travaux que FONTAN est précisément en train d'exécuter, comme pour répondre à ses doléances : il signale la découverte de trois nouvelles sources permettant de faire passer le nombre des bains quotidiens de 500 à 800, et il parle des recherches de FONTAN sur la matière gélatineuse des eaux sulfureuses. Il conclut que les eaux de Luchon n'ayant pas été analysées depuis Bayen (1760), ce qui est sévère pour Poumier, la Commission demande « comme ayant besoin d'être soumise de nouveau aux lumières de la chimie » que des prélèvements soient faits dans cette localité ainsi qu'à Saint-Sauveur, etc...

A ces doléances justifiées, FONTAN va répondre d'abord à la Faculté, puis à l'Académie des Sciences, enfin à l'Académie de Médecine elle-même.

Le 4 juin 1838, il soutient sa thèse intitulée : *Recherches sur les eaux minérales des Pyrénées*. Sans prétendre en faire la critique, ce qui serait au-dessus de ma compétence, je crois devoir m'étendre cependant sur les points qui, ayant été vivement discutés, ont fait précisément l'importance de ce travail.

Dans sa préface, l'auteur, par un souci de courtoisie, s'excuse auprès de ceux de ses devanciers avec lesquels il se trouve en contradiction : « Si quelque-
« fois je me suis vu forcé d'attaquer les opinions de
« ceux qui m'ont précédé, c'est lorsque j'ai pensé
« qu'elles étaient en opposition directe avec les faits
« et qu'elles pouvaient compromettre l'avancement
« de la science. Personne plus que moi n'admire
« les travaux d'Anglada, de MM. Longchamp et
« Henry, etc., mais c'est à cause de l'estime que j'ai
« pour ces auteurs que je n'ai pas dû passer sous
« silence ce que je croyais des erreurs. »

Le premier chapitre sur les eaux sulfureuses, constitue la partie la plus importante du travail : abondamment la division jusque-là adoptée, en sources *froides* et *chaudes* il adopte, d'après ses observations, une nouvelle classification en *sources sulfureuses naturelles* et *sources sulfureuses accidentelles*. Malgré l'opposition de Henry à l'Académie, elle a prévalu, c'est celle que le professeur Pouchet a adoptée dans son *Précis de Pharmacologie*.

La première section du chapitre envisage les eaux sulfureuses *naturelles* dont il étudie les caractères :

action des réatifs, nature des gaz qui s'en dégagent, principe sulfureux et phénomènes résultant d'une modification particulière de ce principe : blanchiment à Luchon, bleuissement à Ax, lactescence à Cadéac, louchissement à Molitg, etc... Cherchant l'explication de ce phénomène, il émet l'hypothèse d'un principe sulfureux qui serait un *sulphydrate de sulfure de sodium*, contrairement à l'opinion d'Anglade, Orfila et Longchamp. Seconde matière à controverse, et ici, les chimistes, prudents, n'ont jamais conclu ; le dernier, Wilm, professeur de chimie à la Faculté des Sciences de Lille, avoue, en 1894, que « tout en donnant la préférence à l'opinion de Fontan, il ne peut cependant regarder la question « comme résolue » et il la croit à peu près insoluble « vu la nature si complexe et si mobile d'une eau « sulfureuse : n'est-elle même pas un peu oiseuse au « point de vue thérapeutique ? » et, sceptique, il ajoute : « Nous pensons, en résumé, qu'il ne faut attacher « qu'une importance secondaire à la nature du *sulfuré divinum* ».

Tel n'est point cependant l'avis de certains médecins, comme Ferras, qui écrit en 1898 : « Si l'opinion de Fontan, généralement acceptée maintenant, avait triomphé en 1837, la question du humage luchonnais serait déjà bien vulgarisée, alors que nombre de praticiens n'en ont qu'une idée bien incomplète, confondant souvent pulvérisation, inhalation, humage, trois modes bien différents cependant d'utilisation du soufre. »

Après le principe sulfureux, l'auteur passe à l'alcali qu'il dit être de *l'acide sulfureux* ; Anglada et Orfila en tenaient pour *l'acide carbonique* ; Filhol affirme que c'est le *sulfure de sodium* et Wilm, les *carbonates* ; et l'on trouve encore des gens nous dire que les médecins ont le monopole de la contradiction !

Au sujet des substances azotées, il reproche à ses devanciers d'avoir négligé le microscope ; ils s'en sert, ce qui lui permet d'identifier une conferva qu'il appelle *sulfuraire*, il la décrit et la différencie de ses voisines ; il établit en outre les conditions de son existence : cette partie de ses travaux est la seule qui n'ait soulevé aucune discussion. Le microscope donnerait-il plus de certitude scientifique que la cornue et les réactifs ?

Quant aux deux autres substances azotées, l'une en dissolution, l'autre déposée, n'ayant acquies aucune certitude à leur sujet, il n'a garde d'ajouter, aux hypothèses antérieures, un autre hypothèse tout aussi inutile : « Il y a, dit-il deux manières d'étudier « les sciences : l'une qui consiste à parcourir en imagination le vaste champ de l'hypothèse, de donner son opinion sur tout et de ne prouver rien ; « l'autre, plus lente mais plus sûre, qui consiste à « étudier les faits, à les coordonner et à en déduire « quelques lois inébranlables qui seules peuvent faire « progresser les sciences ». La seconde manière est la sienne.

Cette étude des eaux sulfureuses est complétée par

une planche relative à la sulfuraire sous diverses formes ; par plusieurs tableaux indiquant les températures de plus de 120 sources des quatre départements qu'il a visités, et leur classification d'après leur teneur en principe sulfureux ; et enfin par un graphique, montrant que le principe sulfureux « est en « rapport direct avec la hauteur des montagnes primitives en face desquelles les sources sont situées « et en rapport inverse de leur distance du centre « de la chaîne », notion qui lui a permis d'indiquer *à priori* quel devait être le régime des eaux de Lez ; les travaux ultérieurs ont justifié ses prévisions.

Il a tenu à contrôler les résultats des analyses en les comparant à celle de Longchamp et il remarque que « bien que les nombres absolus ne soient pas « tout à fait exacts ni pour l'un ni pour l'autre », les résultats concordent ; en toute sincérité il reconnaît qu'il n'a pu donner des chiffres rigoureusement exacts ; tous ses contradicteurs n'auront ni cette sincérité, ni cette modestie. Garrigou rapporte que Filhol, qui fut non seulement son contradicteur, mais son adversaire, n'hésitait pas à dire en 1868, dans une conférence publique à Toulouse « que presque « toutes et même toutes les analyses des sources des « Pyrénées étaient entachées de graves erreurs » « à part les siennes, sans doute », ajoute Garrigou, qui, moins présomptueux, avoue qu'il est impossible d'obtenir des résultants exactement concordants, quand le sujet lui-même est soumis à des variations dont les conditions sont à déterminer.

La deuxième section du chapitre sur les eaux sulfureuses traite des eaux sulfureuses *accidentelles* ; l'auteur les définit « sources qui, salines dans un point de leur trajet, deviennent ensuite sulfureuses « par leur passage à travers des substances organiques en putréfaction et se modifient ainsi dans « leur composition ». Cette conception ne lui est pas personnelle : au siècle précédent, Mounet à Bourbonne, et plus récemment Ossian Henry à Enghien ont fait la même observation. L'étude géologique des localités qu'il visite et quelques particularités d'analyse lui font soupçonner que certaines rares sources des Pyrénées donnent ce que l'Inspecteur des mines Chevalier a appelé des *eaux artificielles trélatées par la nature*. A Bigorre, en particulier, il en dénonce deux, auxquelles il rend leur véritable caractère de sources salines, et dans l'une il a eu pour ainsi dire sous les yeux le mécanisme de la fraude : il examine successivement l'eau de la source considérée comme sulfureuse et l'eau d'une petite source voisine à quelques mètres ; l'analyse les montre à peu près semblables sauf que la seconde ne présente pas de principe sulfureux et possède une température un peu supérieure, 1°5 environ : « Je commençais alors à soupçonner que ces deux « sources pouvaient bien avoir quelques liens de « parenté ». Ayant trouvé un léger goût de vase à la première, il examine attentivement le terrain envi-

ronnant qui se trouve être une espèce de tourbe noirâtre ressemblant à de la sciure de bois carbonneuse : traitée par les acides, cette terre dégage une forte odeur sulfureuse. Il s'aperçoit que les eaux de la source saline se perdent dans cette tourbe, il en fait détourner le courant, et aussitôt le débit de la source sulfureuse diminue : « La question était assez grave
« à décider, écrit-il, car la ville voulait acheter cette
« source au propriétaire et l'on parlait d'y construire
« un grand établissement qui aurait été, il faut le
« dire, dans le site le plus agréable des Pyrénées. Je
« me décidais pourtant à affirmer, d'après toutes les
« données que j'avais acquises, que cette source
« n'était pas une source naturelle, et qu'en enlevant
« le terrain tourbeux, tout principe sulfureux disparaîtrait. J'ai averti le propriétaire qui, en homme
« d'honneur ne voulut rien conclure sans connaître
« la vérité. Des ouvriers furent mis à l'œuvre pour
« enlever toute la couche de tourbe, et dans deux
« heures, la source sulfureuse avait disparu ». Il apprit plus tard que cette tourbe était le résultat de l'accumulation de la sciure de bois d'un moulin à scie qui avait été transportée par une inondation.

Cet incident montre la méthode du savant : on voit avec quel souci d'exactitude il opère dans la recherche comme dans l'analyse, comment une suite de déductions logiques le conduisent *à priori* à la notion juste, que l'expérience vient confirmer. Rien n'est affirmé qui ne repose sur des bases solides. On y voit aussi les scrupules de l'expert qui a cons.

ciencia de la responsabilité attachée à son avis.

Le terme de « *accidentelles* » appliqué par lui à ces eaux ne sera pas accepté par Henry ; conciliant, il les appelle alors *accidentelles* ou *secondaires* parce qu'elles ne viennent pas avec leurs principes sulfureux des terrains primitifs, comme les eaux *naturelles* : la discussion joue sur les mots. Il établit comparativement les caractères de chacune de ces catégories d'eaux sulfureuses et sur eux base sa distinction. Jacquot et Wilm, et après eux Causse et le professeur Richaud, les distinguent en *eaux sulfureuses sodiques* et *eaux sulfureuses calciques* en se basant sur les mêmes caractères différentiels qui, sur l'ouvrage de Jacquot et Wilm semblent leur être personnels ; cela m'a procuré l'occasion de me livrer à une sorte de recherche de la paternité.

Dans cette expérience en grand qu'il a faite à Bigorre, Fontan voit une occasion « de faire connaître « le ridicule des prétentions de certaines localités « qui, pour quelques sources un peu fétides, croient « avoir des eaux sulfureuses analogues à celles des « Pyrénées et le crient d'autant plus haut que le fait « est moins certain ». C'est le cri d'indignation sincère contre le prestige, d'ordre peut-être commercial, que certaines eaux tentaient d'usurper aux dépens de sources éprouvées par des siècles de pratique médicale, contrôlées par le laboratoire et la clinique. C'est la protestation des Pyrénées, par trop lointaines à 900 kilomètres en diligence (nous sommes bien avant le Sud-Express) contre les pré-

tentions *ridicules* d'Enghien peut-être, ou peut-être de Passy, car la banlieue parisienne, avec ses monceaux de détritux, a rempli un moment les conditions nécessaires et suffisantes pour lui permettre de prétendre au titre de station thermale... accidentelle.

En terminant l'étude des eaux sulfureuses, Fontan annonce la publication ultérieure des analyses et des observations recueillies sur les lieux : « Je
« noterai avec autant de soin les cas où les eaux
« sont inutiles ou nuisibles que ceux où elles auront
« été employées avec succès. C'est en suivant cette
« marche qu'on pourra déduire des faits quelques
« lois qui serviront de base à l'application de ces
« eaux et qu'on détruira cet empirisme aveugle qui,
« jusqu'ici, a été le seul guide pour leur administra-
« tion. J'ose croire que mes collègues des Pyrénées
« voudront bien me seconder dans cette entreprise. »

Dans les trois chapitres suivants, l'auteur traite des trois autres classes d'eaux minérales qui l'ont retenu fort peu comparativement à la première, eu égard à leur degré d'importance réciproque dans la chaîne ; il envisage les eaux ferrugineuses en chimiste et parmi elles, il donne une place à part aux eaux crénatées, rangées jusqu'ici parmi les eaux carbonatées ; sa distinction ne s'est pas maintenue : Richaud, considérant « qu'elles ne sont pas encore
« parfaitement définies » adopte le point de vue primitif.

Quant aux sources salines et chlorurées, il les étudie en naturaliste, ne s'occupant que des substances organisées révélées par le microscope, dont il donne dans la planche annexée à l'ouvrage, des dessins d'après nature et vues au microscope : le rapprochement de ces dessins permet de nettement différencier la substance organique des eaux sulfureuses et en particulier sa *sulfuraire*.

Le cinquième chapitre étudie « la thermalité et la « température des eaux thermales considérées au « point de vue physique et thérapeutique ». Pour expliquer la cause de la chaleur des eaux thermales, il adopte la théorie de la chaleur centrale, bien qu'il ne la considère pas comme prouvée de manière incontestable. Passant à la thermalité, il démontre que les qualificatifs de *forte* et *faible* ne doivent pas être considérés comme synonymes de *chaude* et *froide* et que, d'ailleurs, l'action réelle est indépendante de la chaleur, mais tient plutôt à une sorte de *spécificité* « dont l'étude est, déclare-t-il, presque « toute à faire, quoique ce soit cependant la plus « importante ». Cette action spécifique est démontrée aujourd'hui pour certaines sources.

Le côté thérapeutique de son travail se réduit à ces quelques faits généraux, car « des circonstances « imprévues le forcent à revenir de suite dans les « Pyrénées et cette thèse doit servir d'introduction à « ses travaux ultérieurs ».

La partie originale de la thèse se termine par quelques lignes empreintes d'une grande sagesse et

d'une haute conscience professionnelle : « C'est après
« avoir cherché à connaître la nature du remède que
« je devais employer, que je vais me livrer à son
« application. Je saurai consacrer ma vie entière à
« jeter quelque jour sur la question encore si obscure
« des eaux minérales, et je m'estimerai heureux si,
« à force de travail, je parviens à détruire quelques
« préjugés, à relever quelques erreurs, à établir
« quelques vérités ». Il a tenu parole ; il s'est donné
tout entier à sa tâche, qu'il a conduite en rude lut-
teur, en défenseur du vrai contre le faux ; il y met
d'autant plus de passion que pour lui le vrai a nom
les Pyrénées, sa petite patrie, et que le faux s'ap-
pelle par exemple le grand établissement d'eaux
artificielles de Tivoli, ou le fabricant de pastilles
d'Eaux-bonnes « qui sont un leurre dont on berce
« les malades et les médecins... par ces affiches qui
« sont placardées sur tous les murs de Paris...
« comme pour jeter un défi aux faits et à la vérité ». Il est compréhensible que dans l'assaut d'intérêts de
cette nature, l'échange des arguments n'ait pu se
maintenir sur le ton de la conversation aimable ; il
est attristant de constater que jusque dans le sein
de l'Académie, la discussion atteignit parfois un cer-
tain degré de violence ; mais disons-le à sa décharge,
ce ne fut pas de son fait.

La soutenance de la thèse, à cette époque, com-
prenait une partie non originale, que je passerais
sous silence si mon souci d'impartialité ne me faisait
un devoir de représenter mon auteur avec ses tra-

vers comme avec ses qualités. « Indépendamment
« du sujet que j'ai choisi, écrit-il, j'ai été obligé de
« traiter quatre questions tirées au sort et quoique
« la délibération qui m'y force ait un effet rétroactif
« envers moi, puisque ayant terminé tous mes examens depuis six ans, j'étais dès lors libre du choix
« de mon sujet, sans autre formalité, j'ai dû m'y
« soumettre pour lever toute difficulté ». Le lecteur
aura liberté d'apprécier si ce langage tient à une
qualité ou à un défaut ; quant à moi il me fait songer à la façon dont Galilée comprenait la soumission à un arrêt qu'il savait injuste... mais inéluctable.

Le jury de thèse, présidé par le doyen Orfila, se déclara « *extrêmement satisfait* » des réponses du candidat. FONTAN ayant réfuté certaines idées d'Orfila, il est probable que cela donna lieu à une discussion, mais les relations entre le maître et l'élève étaient telles que sans aucun doute elle fut conduite de part et d'autre dans la plus cordiale aménité.

Amédée FONTAN a 36 ans quand il obtient le diplôme de Docteur en médecine ; mais déjà auparavant, ses travaux à Luchon ont attiré l'attention du monde scientifique ; à peine commencés depuis six mois ils sont l'objet de plusieurs notes qu'un savant géologue, membre de l'Académie des Sciences, Nérée-Boubée, fait paraître dans l'*Echoc du Monde*

savant en 1836 ; quelques mois après, en 1837, ce même *savant*, qui est aussi un fervent *pyrénéiste* pour employer un néologisme, présente à ce sujet un rapport à l'Académie des Sciences ; Merat, dans son rapport à l'Académie de médecine de 1838, y fait également allusion.

Le 12 mai 1838, FONTAN présente à l'Académie des Sciences un mémoire qui sera sa thèse un mois plus tard et en septembre suivant, sous la présidence de Chevreul un rapport est lu par Richaud « sur la « partie qui traite des substances azotées » et par Pelouze « sur la partie qui traite de l'examen chimique ». En voici les conclusions adoptées par l'Assemblée : « En résumé le mémoire de M. FONTAN renferme un grand nombre d'observations « diverses faites avec persévérance et précision. Nous « le croyons digne de l'approbation de l'Académie. « Nous avons l'honneur de lui proposer d'engager « M. FONTAN à poursuivre ses recherches sur tout ce « qui peut éclairer l'histoire des eaux minérales des « Pyrénées, en suivant toujours, comme il l'a fait « jusqu'à présent, la voie de l'observation et de l'analyse ».

En 1837, pendant qu'il « excursionne à travers les « Pyrénées, l'éprouvette à la main » FONTAN a été nommé membre de la Commission scientifique créée par le Préfet de la Haute Garonne en vue des travaux des thermes de Luchon ; nous verrons plus loin quel rôle considérable il va jouer dans la mise en œuvre de ces travaux, au prix de quelle activité et de quels

efforts ; nous verrons aussi que si la partie purement scientifique de son œuvre lui a certainement procuré de grandes satisfactions morales, par contre, dans la réalisation pratique, il n'a rencontré que déboires et amertume...

Il se rend à l'invitation du Préfet et se met à la disposition de la Commission avec d'autant plus d'empressement qu'il tient en grande considération son président, le Docteur Viguerie, chirurgien en chef de l'hôpital de Toulouse, de souche pyrénéenne lui aussi, et « qui a toujours porté le plus vif intérêt à Luchon ». Le Préfet a posé à cette Commission un certain nombre de questions, sur lesquelles sont appelés à donner leur avis, d'une part François, Ingénieur des mines de l'Ariège, d'autre part FONTAN « *médecin* » (il n'est pas encore docteur). Pour répondre à ces questions, FONTAN donne l'extrait d'un travail commencé depuis trois ans et qu'il destine à sa thèse « mais comme ce travail est encore inédit, il demande qu'on lui en réserve la propriété littéraire ». Procès verbal de la séance de la Commission, 24 octobre 1837).

Pris à l'improviste, au milieu de ses pérégrinations, tandis que ses notes sont à Paris et ne lui parviennent que la veille de la séance, FONTAN compose et dicte son mémoire en une nuit, « à un militaire qui avait une assez belle plume ». La Commission en admet les bases et charge l'auteur de la représenter « pour la surveillance et la direction des travaux de fouille ». Elle lui donne mission en outre de soumettre

son mémoire et les procès-verbaux des séances à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences en provoquant leur avis ; il a signé son travail en tant qu'*interne des hôpitaux de Paris, étudiant en médecine.*

A l'Académie de Médecine, il le présente seulement après sa thèse : Boullay en fait le rapport le 11 février 1840 et fait ressortir « les investigations multipliées... la persévérance et la sagacité » avec lesquelles l'auteur a étudié les eaux sulfureuses des Pyrénées et plus particulièrement celles de Bagnères-de-Luchon, mais, ajoute-t-il « le but de l'auteur n'est « pas encore atteint sous tous les rapports ; il existe « une lacune à remplir, dont nous croyons devoir « faire une obligation à M. FONTAN : c'est l'analyse « comparée des diverses sources de Luchon... Cet « examen comparatif est d'ailleurs indispensable « pour l'étude thérapeutique des eaux de Luchon, et « pour expliquer l'énergie plus ou moins grande de « chacune d'elles. Il reste en outre à M. FONTAN plusieurs problèmes à résoudre, et surtout à établir « par des faits sa nouvelle hypothèse (sur le principe « sulfureux)... Toutefois, malgré certains points de « controverse qu'il était de notre devoir de soulever, « nous pensons que M. FONTAN est en voie de faire « marcher la science vers une appréciation juste et « définitive des eaux minérales des Pyrénées, qu'il a « signalé des vices inhérents à presque tous nos établissements et plus ou moins indiqué les moyens « d'y remédier. »

Dans ses conclusions, qui sont adoptées, il propose :

« 1° De renvoyer le mémoire au Comité de publication et de déposer aux archives les pièces qui y sont jointes ;

« 2° De placer le nom de M. FONTAN d'une manière favorable dans la série des candidats parmi lesquels l'Académie doit incessamment choisir les correspondants régnicoles. »

La Commission chargée de préparer la nomination des membres correspondants, présente pour 20 sièges une liste de 40 candidats sur laquelle FONTAN figure en compagnie d'un certain nombre de concurrents dont les noms appartiennent à la médecine, en particulier Dieulafoy, chirurgien en second à l'Hôtel-Dieu de Toulouse et Landouzy, professeur à l'Ecole secondaire de Médecine de Reims, FONTAN est nommé avec le n° 3 le 23 juin 1840, il est avec Kuhn, inspecteur à Niederbronn (Bas-Rhin), le deuxième médecin hydrologiste accueilli par l'Académie, dans la section de pathologie médicale et de thérapeutique. A la séance du 22 septembre, il est donné lecture de la lettre de remerciements qu'il adresse à l'Académie : Je dois à l'extrême obligeance du Dr Busquet, bibliothécaire de l'Académie, qui a bien voulu la rechercher ici dans les manuscrits, de pouvoir la reproduire ici :

*A Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie
de Médecine,*

« Monsieur le Secrétaire,

« Je viens de vous prier d'être mon interprète
« auprès de l'Académie pour la remercier du titre de
« membre correspondant dont elle a bien voulu m'hono-
« rer.

« Je m'efforcerai, par de nouveaux travaux, de jus-
« tifier son suffrage que je dois plus à la bienveil-
« lance qu'à mon propre mérite, et si je peux, un
« jour, à l'aide de ses conseils, élucider les questions
« si difficiles et jusqu'ici si obscures des eaux miné-
« rales, je m'estimerai heureux d'avoir entrepris une
« tâche qui me sera rendue plus facile par la lumière
« de mes nouveaux collègues.

« J'espérais joindre à ma lettre une note sur les
« eaux de Vichy, de Neris et du Mont-Dore que j'ai
« visitées en venant des Pyrénées, mais mes occu-
« pations ne m'ont pas permis de l'achever et je ne
« veux plus retarder un devoir que j'aurais, sans
« cette circonstance, rempli depuis longtemps.

« J'ai l'honneur d'être, avec mon profond respect,
« M. le secrétaire, votre très humble et très obéis-
« sant serviteur.

A FONTAN, Docteur.

Bagnères-de-Luchon, le 10 septembre 1840.

Ici un rapprochement s'impose : en 1838 les tra-
vaux de Fontan sont soumis pour la première fois à

l'appréciation d'un jury médical, à l'occasion de sa thèse ; deux ans après, l'Académie, prenant connaissance de ces mêmes travaux, l'admet parmi elle : on peut se demander, en feuilletant les collections de thèses, anciennes ou récentes, si le cas d'une consécration aussi rapide s'est souvent reproduit.

En 1842, FONTAN assiste aux travaux de l'Académie et dans la séance du 14 mai, au cours de la discussion sur les eaux de Convallet (Gard), il expose sa distinction en eaux sulfureuses *naturelles* et *accidentelles*. Il est combattu par Henry, qui se refuse à admettre que « les eaux sulfurées calcaires froides » doivent être toujours considérées comme accidentelles et moins naturelles que les eaux sulfurées sodiques chaudes. La persistance de leur caractère sulfureux depuis nombre d'années, comme cela se voit à Enghien, ne paraît pas le résultat « d'une cause accidentelle ».

FONTAN critique ensuite la technique de l'Académie : au lieu de prélever l'eau et de la transporter au laboratoire, il veut, comme déjà le réclamait Chaptal, que l'on analyse des eaux *vivantes* et pour cela il faut, au contraire, que le laboratoire aille auprès de l'eau ; c'est la méthode qu'elle a employée. « Je pense, dit-il, qu'il est utile que l'Académie désigne un de ses membres résidents pour aller faire une partie de l'analyse sur place, sauf à la terminer à Paris, pour donner aux faits toute leur

« valeur, et qu'il me soit permis d'ajouter que per-
« sonne n'est plus digne du choix que M. Henry lui-
« même, dont j'honore le caractère et le talent, mais
« dont je crois devoir attaquer aujourd'hui les résul-
« tats des analyses, parce qu'il ne me semble pas
« placé dans les circonstances où il peut éviter toutes
« les chances d'erreur. » Le langage est sévère peut-
être, mais courtois, déférent même.

La riposte d'Henry vient l'année suivante, à l'occasion d'un mémoire qu'il présente en collaboration avec Boullay « sur l'état de combinaison du soufre
« dans les eaux minérales des Pyrénées » ; cette fois, c'est le principe sulfureux qui est visé : Boullay avait déjà amorcé la controverse, comme nous venons de le voir, à propos du premier mémoire de Fontan. Ces deux auteurs réfutent l'hypothèse du sulfhydrate de sulfure de sodium et considèrent l'opinion d'Anglade « comme une explication satisfaisante pour servir
« de guide aux praticiens ». Il y a de même dans les religions révélées, des faits que pour la commodité et la tranquillité de l'esprit, on est invité à croire sans les comprendre ; il semble cependant que sur le terrain scientifique, il est légitime de chercher à restreindre le plus possible le domaine du mystère, et à pénétrer ce que Wilm sceptique appellera *le sulfuré divinum*.

FONTAN est loin de Paris à cette époque ; dès son retour, il fréquente de nouveau l'Académie et prend part à la discussion d'un rapport de Meslier « sur un
« document officiel adressé par le Ministre de l'Agri-

« culture sur la santé des ouvriers employés dans les
« manufactures de tabac ». Se basant sur des observa-
tions antérieures, touchant à la nature de l'atmosphère,
il impute les troubles signalés autant à l'ammoniaque
qu'à la nicotine, et demande des recherches dans ce
sens ; ce qui provoque de la part de Meslier cette
réflexion, qui laisse deviner une certaine impatience :
« M. FONTAN est porté à tout expliquer, le bien
« comme le mal, les effets observés sur les hommes
« comme ceux que l'on remarque sur les plantes, par
« l'ammoniaque, seule... Au reste cette question a
« été réservée ; nous nous proposons de la reprendre
« de concert avec notre collègue M. HENRY, le chi-
« miste officiel de l'Académie. » Si je ne craignais
d'interpréter avec une vue étroite, je serais tenté de
croire que ces dernières lignes indiquent l'existence
d'une chapelle à laquelle FONTAN, qui n'est pas *chi-
miste officiel*, n'appartient pas...

A la séance suivante, en mai 1845, il répond à
l'attaque d'Henry en donnant lecture de « fragments
« d'un travail sur les eaux sulfureuses naturelles des
« Pyrénées, accompagné de quelques faits cliniques
« de Bagnères-de-Luchon ». Il s'était engagé, en
soutenant sa thèse et en entrant à l'Académie, à
donner les analyses des eaux et les observations
recueillies sur les lieux ; il tient en ce moment la
seconde de ses promesses ; s'il n'a pas tenu la pre-
mière, la responsabilité, nous le verrons, ne saurait
lui en être attribuée sans partage.

Il apporte donc le résultat de l'observation de

plus de 12.000 malades pendant sept ans de pratique. Je ne m'étendrai pas sur la partie clinique et thérapeutique de ses travaux, à laquelle il n'a été ajouté, récemment d'ailleurs, qu'en raison de la connaissance plus approfondie de la nature des eaux sulfureuses. Je note toutefois qu'il signale, comme étant passé inaperçu jusqu'alors, un fait de la plus haute importance, dont il a entretenu l'Académie six ans auparavant dans un mémoire « qui « est passé inaperçu, sans doute parce que ce n'est « pas un médecin qui en a fait le rapport » (Effectivement, je n'en ai trouvé nulle trace dans la collection des Bulletins) : ce fait est l'action empêchante des eaux sulfureuses de Luchon sur la salivation au cours du traitement mercuriel.

Ayant montré l'action des eaux sulfureuses naturelles, l'auteur s'en prend aux fabricants d'eaux minérales artificielles « sur lesquelles les médecins « ont en général de très fausses idées » et il s'estimera heureux d'avoir pu contribuer par ses efforts « à dessiller les yeux des malades et des médecins ». Il compte, pour l'aider, sur le concours de ses confrères et de ses collègues de l'Académie : « J'adjure « mes collègues des Pyrénées, ajoute-t-il, au nom de « la vérité, de l'intérêt des malades et de l'avenir « des Pyrénées, de répondre à mon appel, et j'ai « l'espoir, Messieurs, que si vous vous joignez à moi, « cet appel sera entendu. »

Puis il répond à HENRY, il rappelle sa thèse, où il a émis son hypothèse sur la nature du principe sul-

fureux, cite les noms et les autorités sur lesquels depuis, il s'est étayé, et fait remarquer que certains, dont Henry lui-même, furent d'abord de son avis, qui le combattent aujourd'hui, tandis que d'autres « sont d'accord pour attaquer son opinion, et ne le « sont pas pour la manière de procéder... preuve « que la question n'est pas facile, et qu'elle est « sujette à controverse jusqu'à nouvelle démonstra- « tion ».

Déplorant que ses contradicteurs aient soulevé cette question pendant son absence, il se voit obligé de reporter le débat devant l'Académie des Sciences, puisque le travail de Boullay et Henry est passé ici sans observation : « Je veux seulement, dans cette « note, dit-il, avertir mes honorables collègues que « je crains qu'ils ne se soient trop hâtés de conclure, « d'après leurs expériences, et que les preuves qu'ils « ont fournies à l'appui de leur opinion ne soient « erronées. Il existe entre eux et moi cette diffé- « rence : c'est qu'ils ont donné comme démontrés « des faits hypothétiques et douteux, tandis que « j'avais admis comme simple hypothèse, rendant « mieux compte des phénomènes observés, une « opinion qui peut être vraie, mais qui n'aura toute « la rigueur de la démonstration que lorsqu'on aura « extrait le principe sulfureux à l'état cristallisé ou « qu'on aura pu assez le concentrer, sans contact de « l'air, pour voir si alors le principe sulfureux se « comporte comme le sulfhydrate ou comme le sul- « fure sodique ; ce que je n'ai pu faire encore, et ce

« que Anglada et Longchamp, et encore moins
« MM. Henry et Boullay n'ont pas fait plus que
« moi. »

La protestation de FONTAN est calme et digne, un peu attristée peut-être par la façon, je n'ose écrire la manœuvre, qui a permis de clore en son absence un débat où il se trouve engagé. Aussi éprouve-t-on quelque surprise à la lecture de la violente mercuriale que lui adresse son premier contradicteur, Girardin, non au sujet de son mémoire, mais à l'occasion de son mémoire. « Je saisis cette occasion, « écrit-il, pour faire remarquer non seulement les « exagérations où sont tombés les possesseurs des « eaux minérales, mais, ce qui est plus grave, l'abus « qu'on fait des rapports de l'Académie. Des rap- « ports qui n'ont ordinairement pour objet que la « composition chimique des eaux, sont aussitôt trans- « formés en prospectus dans lesquels on lit que ces « eaux guérissent toutes les maladies, etc... et pour « donner plus de créance à leurs paroles, les auteurs « de ces annonces se couvrent du nom de l'Acadé- « mie. L'Académie a été trop souvent surprise pour « qu'elle ne doive à l'avenir se tenir sur ses gardes « contre de pareils abus. Ceci soit dit d'ailleurs sans « aucune application à M. FONTAN dont les travaux « et le caractère sont depuis longtemps connus de « l'Académie. » Après quoi il reproche à FONTAN de « n'attribuer aux eaux de Luchon que des succès.

FONTAN ne s'attendait certainement pas à ce que son appel contre les *mercantis* des eaux minérales

fût entendu de la sorte, et lui attirât une telle réponse dans le sein même de l'Académie, où elle dut provoquer, j'imagine, ce qu'en d'autres assemblées on est convenu d'appeler *rumeur prolongée et mouvements divers*.

Après les observations de différents collègues, en particulier de Velpeau et Roux qui appellent particulièrement l'attention de l'Assemblée sur son travail, FONTAN répond : « M. Girardin paraît croire
« que je suis venu, comme ont pu le faire d'autres
« personnes, lire une communication qui n'aurait eu
« d'autre but que de faire l'éloge des eaux que j'ad-
« ministre. Que M. Girardin se rassure : je n'ai pas
« sans doute l'avantage d'être connu de lui, mais je
« professe comme lui un souverain mépris pour tous
« les moyens auxquels recours le charlatanisme.
« D'ailleurs, depuis quinze ans que j'ai consacré tout
« mon temps à l'étude des eaux minérales, mon zèle
« n'a pas été tout à fait stérile pour la science : l'Aca-
« démie, du moins, m'a autorisé à le penser en me
« faisant l'honneur de m'appeler parmi ses membres
« correspondants. » La dignité de la réponse contraste étrangement avec la virulence de la diatribe. FONTAN, ne l'oublions pas, a été avocat ; il a fait l'apprentissage de la parole ; bien que de tempérament altier, violent peut-être, son langage ne trahit pas ses sentiments intimes ; il a été cependant profondément ému par l'injustice de son contradicteur, et à la séance suivante, ce dernier croit devoir revenir sur l'incident : « En demandant la parole à l'occasion

« du procès-verbal, dit Girardin, je m'empresse de
« déclarer à l'Académie que cette demande n'a rien
« d'exceptionnel ; elle est libre, spontanée, dégagée
« par conséquent de toute influence étrangère. Dans
« la dernière séance, à l'occasion d'un mémoire sur
« les eaux de Luchon, je me suis élevé contre le sys-
« tème de spéculation qui s'est introduit dans la
« plupart des établissements thermaux ; j'ai repoussé,
« flétri ce système honteux qui, pour atteindre son
« but, sacrifie les intérêts de la science, la dignité de
« notre art et les égards dus à cette Académie. Rela-
« tivement au mémoire, j'ai blâmé la manière dont
« les faits avaient été présentés ; sous ce rapport, j'ai
« usé de mes droits d'Académicien. Il paraît que
« mes paroles ont été diversement interprétées ; il
« paraît même qu'elles ont éveillé des susceptibilités
« qu'il n'a pas dépendu de moi de calmer depuis
« quelques jours. Dans cet état de choses, je viens
« remplir un devoir dicté par les convenances aca-
« démiques ; je viens déclarer que les paroles que
« j'ai prononcées, et dont je ne rétracte aucune,
« n'avaient dans le fond de ma pensée, rien de per-
« sonnel. En donnant cette explication, je veux qu'il
« soit bien entendu que cette déclaration ne m'a été
« inspirée par qui que ce soit, et qu'elle doit être
« considérée comme l'expression volontaire de la
« plus exacte vérité. » Et voilà comment deux aca-
démiciens ont été sur le point de se rencontrer
ailleurs sur le terrain de la science !

En 1846, FONTAN fréquente encore l'Académie,

mais ce sera la dernière année où il prend part effectivement à ses travaux. En janvier, il présente une observation de Dieulafoy, chirurgien de Toulouse, et en février il intervient dans la discussion du rapport présenté par Henry au nom de la Commission des eaux minérales. Ce rapport intitulé : « Coup d'œil
« général et résumé sur l'état actuel des eaux miné-
« rales naturelles considérées au point de vue chi-
« mique », l'intéresse particulièrement ; une fois encore ses travaux sont remis sur le tapis : la *nature du principe sulfureux, les eaux accidentelles* sont matière à discussion ; par contre le rapporteur accepte la *sulfuraire* et rend hommage à FONTAN au sujet « des améliorations qui seront remarquées
« dans le nouvel établissement qui s'élève à grands
« frais à Bagnères-de-Luchon, grâce à ses soins éclai-
« rés » ; il admet aussi que les eaux doivent être étudiées sur place, et il regrette que n'en soient pas chargés « des hommes spéciaux, chimistes ou phar-
« maciens, dont la France ne manque pas ». FONTAN expose ses observations sur la présence de l'acide crénique dans certaines eaux ferrugineuses ; il donne une fois de plus les raisons d'ordre chimique et thérapeutique qui lui fait ranger à part les eaux sulfureuses qu'il a appelées *accidentelles* ou *secondaires*, démontrant que leurs propriétés thérapeutiques sont à peu près de même ordre que celles des eaux sulfureuses artificielles. Sur ce point, sa controverse avec Henry finit d'une façon tout à fait imprévue : « J'admets, reconnaît finalement Henry, qu'il y a

« des eaux minérales dont la formation est, comme
« le dit M. FONTAN, accidentelle ou secondaire, mais
« pour être de formation secondaire, ces eaux n'en
« sont pas moins naturelles en définitive, et je ne vois
« pas la nécessité d'établir la distinction qu'il pro-
« pose. » Une telle discussion, engagée de cette façon
à Byzance, aurait eu encore un bel avenir devant
elle ; mais nous sommes en France, à la veille de
48...

Nous avons vu que FONTAN avait soumis ses premiers travaux à l'Académie des Sciences dès 1837 et 1838 ; il décide en mai 1839, d'aller visiter les eaux de l'étranger « dont la réputation, justement acquise, « écrit-il, ne faisait que s'accroître tous les jours, et « réveillait dans son cœur des sentiments de tristesse « en pensant au déplorable état de nos établisse-
« ments thermaux, dont les eaux, cependant, étaient
« dignes d'un meilleur culte ». Poussé par le désir d'importer les améliorations constatées, il va établir des comparaisons avec nos eaux et nos établissements. A son retour, il rédige un mémoire sur les eaux minérales de l'Allemagne, de la Belgique, de la Suisse et de la Savoie. Des comparaisons qu'il a faites et qu'il expose au sujet de chacune des stations visitées, il tire la conviction que si nous pouvions importer « beaucoup d'améliorations pour la « forme, la bonne tenue et la bonne direction des « établissements, nous n'avons rien à envier pour la

« nature des eaux » conviction que nous aurions certainement beaucoup gagné à voir se généraliser, en particulier il y a quelques années, où il était de bon ton d'aller à Carlsbad, par exemple... « Mais, « déplore-t-il, que de choses nous avons à faire pour « avoir le confortable d'Allemagne ! que de progrès « pour avoir de bons doucheurs et de bons masseurs !... » et dans un appendice annexé, il indique toutes les principales questions pouvant amener des améliorations, « favoriser l'exercice libre de la médecine, et rendre l'abord des eaux plus facile aux « pauvres et aux malheureux ».

En 1840, ce mémoire est rapporté par Dumas, qui propose « d'encourager l'auteur à poursuivre cette « comparaison qui peut être si profitable aux études « géologiques et médicales, et de décider que le mémoire sera admis à faire partie du *Recueil des Savants Etrangers* ».

La même année il est chargé d'une mission par le ministre de l'Agriculture et du Commerce ; en compagnie de François, ingénieur des Mines, il va inspecter les établissements thermaux en vue des améliorations à y apporter : il accepte la mission, mais il refuse la subvention « ayant toujours voulu rester « libre et indépendant pour pouvoir dire la vérité à tous et sur tout : c'est le seul moyen de faire le « bien ».

La Commission scientifique l'avait chargé en 1837 de soumettre son mémoire sur les Eaux et Etablissements de Luchon également à l'Académie des

Sciences. Cette même année 1840, le ministre de l'Agriculture transmet les mémoires de FONTAN et de François « qui touchent à des questions de chimie, de géologie et l'hydrologie dont l'Académie des Sciences est le juge le plus compétent. Les recherches entreprises à Bagnères-de-Luchon pourraient fournir des données applicables à la conservation des sources minérales, en général, ainsi qu'à l'amélioration de nos Etablissements thermaux ; c'est sur ce point de vue particulièrement que j'appelle l'attention de l'Académie des Sciences, afin qu'ils soient, s'il y a lieu, l'objet d'un rapport spécial dont l'Administration pourra faire son profit ».

L'année suivante, Elie de Beaumont présente son rapport, et écarte le mémoire de FONTAN, aux travaux duquel l'Académie a déjà donné son approbation, et a même « décerné les honneurs de l'insertion dans le *Recueil des Savants étrangers* ». S'occupant alors exclusivement du travail de François, il regrette que l'intervention de l'ingénieur des mines en fait d'eaux thermales ne soit pas encore un fait accepté. « En cette matière on ne se préoccupe guère que de l'intervention du médecin et du chimiste .. celle de l'ingénieur des mines vient en aide à la thérapeutique et à l'observation pathologique, en même temps qu'elle fixe les bases de l'architecture et de l'établissement bien entendu des thermes. »

On s'étonne que le rapporteur laisse de côté le

mémoire de FONTAN sous le prétexte spécieux de satisfecits antérieurs ; on est moins surpris après avoir lu cette protestation de FONTAN au sujet du véritable auteur des fouilles de Luchon : « Autre chose est concevoir, autre chose est exécuter. L'artiste conçoit la statue, le praticien l'exécute : l'un s'appelle David ou Pradier, l'autre s'appelle Guillaume ou François, mais la statue appartient à l'artiste. » Nous verrons à l'occasion des travaux de Luchon que FONTAN avait en effet conçu dès 1835-1836 ce que François sera appelé à exécuter seulement en 1837. Il est seulement surprenant que le rapporteur prenne une attitude d'arbitre entre les deux collaborateurs en désaccord. Aussi en 1842, FONTAN écrit-il à l'Académie pour rappeler qu'il a déposé deux ans auparavant un travail commun avec François, le mémoire de ce dernier ayant été seul l'objet d'un rapport, il prie l'Académie de vouloir bien se faire également rendre compte du mémoire dont il est l'auteur. Je n'ai pas vu, en consultant les compte-rendus hebdomadaires des années suivantes, qu'il ait obtenu satisfaction.

D'autre part, en 1845, Elie de Beaumont, président de séance, présente un mémoire de FONTAN et Baruel « sur les préparations sulfureuses obtenues en faisant agir un courant sulfhydrique sur des solutions de soude caustique ». Ce mémoire est renvoyé à une commission composée de Arago, Babinet, Regnault et Payen. Pas plus que le précédent, il n'est l'objet d'un rapport. Le titre permet de

supposer qu'il y est traité de la question brûlante du principe sulfureux des eaux ; en présence de l'agitation soulevée à ce sujet chez sa jeune voisine de la rue des Saints-Pères, l'Académie des Sciences a-t-elle hésité à risquer sa quiétude de vieille dame désabusée ? En gardant officiellement le silence, elle donne à croire qu'elle n'a pas voulu suivre FONTAN dans son intention d'installer sinon l'agitation, du moins le débat chez elle ; par contre, on est autorisé à se demander s'il n'entre pas dans ses attributions d'étudier les questions scientifiques quelles qu'elles soient, en dehors de toute considération étrangère à l'intérêt scientifique, fût-ce la bonne harmonie entre savants.

Dès lors FONTAN semble découragé, du moins en ce qui concerne la lutte scientifique, et il se tient désormais en dehors des milieux académiques.

Le 25 avril 1845, il est fait chevalier de la Légion d'honneur ; j'imagine la noble fierté de ce grand caractère en voyant son labeur couronné officiellement par la plus belle récompense ; elle dut le consoler de bien des amertumes ; j'aurais tenu à consulter son dossier à la Grande Chancellerie, dans l'espoir d'y trouver le texte de sa promotion et la manifestation de sa gratitude ; les incendiaires de la Commune ne l'ont pas permis (lettre du général Dubail, Grand-Chancelier de la Légion d'honneur).

En 1850, le Ministre de l'Agriculture, qui a les eaux minérales dans son département, lui demande un travail « pour la direction à donner aux élèves

« que l'on voulait envoyer aux établissements ther-
« maux pour étudier les cas de leur administration
« et leur mode d'action ». Déjà, dans l'appendice à
son mémoire sur les eaux de l'étranger, FONTAN a
traité les principales questions d'utilité publique, en
particulier la création des conseils d'hygiène, les
hôpitaux, et les internes « pour ne pas laisser tou-
« jours les médecins dans l'ignorance de cette grande
« ressource thérapeutique ». Il a même pris l'initia-
tive d'organiser un enseignement libre de l'hydro-
logie dont il m'a été donné de connaître deux anciens
élèves : à Toulouse, le professeur Garrigou, profes-
seur d'hydrologie à la Faculté de Médecine, et à Paris,
le regretté Dr Paul TEISSIER, ancien interne des
hôpitaux, directeur de l'hôpital Saint-Jacques, dont
je m'honore d'avoir suivi les savantes cliniques dans
son services où il m'avait accueilli comme interne ;
il tenait en grande considération son ancien maître,
dont il appréciait le caractère, la science et l'ensei-
gnement. Quant au professeur Garrigou, qui s'est
toujours déclaré « en plein accord scientifique avec son
« maître en opposition avec Filhol, il a été un de ses
« grands admirateurs et a tenu même à posséder
« balances et instruments lui ayant appartenu ; ils
« sont toujours en sa possession. » (Lettre de Mme Gar-
rigou). FONTAN forme des élèves jusque dans sa pro-
pre famille et il inspire les thèses de son neveu le
Dr Léopold FONTAN, interne des hôpitaux de Paris,
et de son cousin le Dr SPONT, interne et prosecteur à
Toulouse.

En 1852, en collaboration avec Joly, il communique à l'Académie des Sciences de Toulouse, dont il est correspondant, une note sur une monade qu'il a étudiée dans les eaux de Salies dix ans auparavant, et identifiée avec Richard, professeur de botanique à la Faculté de Médecine de Paris. L'Académie de Médecine de Dresde lui a également décerné le titre de correspondant à une époque que je n'ai pu déterminer ; je considère qu'il serait encore prématuré de risquer des relations, même épistolaires avec l'un quelconque des 93 intellectuels, si fâcheusement célèbres...

Enfin en 1853 paraît son dernier ouvrage dans lequel il rassemble une partie de ses travaux : dans de nombreuses notes et renvois, il explique avec tristesse ses déboires et il rectifie son opinion première sur certains collaborateurs ; il annonce un second volume qui complètera le premier, sans doute par les analyses, mais ce dernier ouvrage ne verra jamais le jour (je n'en ai trouvé mention sur aucun des catalogues de librairie que j'ai consultés à l'Académie de Médecine).

J'ai déjà dit que FONTAN avait rencontré dans la réalisation pratique de son œuvre, surtout des déboires et que s'il n'a pas tenu entièrement sa promesse, s'il n'a pas atteint pleinement son but, il n'est pas seul responsable de cette défaillance ; ici, j'observerai la plus grande réserve, je citerai, avec le

minimum de commentaires et de personnalités, des faits qui sont encore trop récents pour qu'il soit permis de se croire dégagé de toute considération ; je fais œuvre d'historien, non de critique ou d'apologiste ; le lecteur après avoir jugé, concluera.

Quant Amédée FONTAN se rend dans les Pyrénées en 1835, la station et l'établissement de Luchon, comme à peu près partout en France, sont dans un état lamentable. Luchon cependant, par son passé, méritait un autre sort ; elle l'a bien montré d'ailleurs en détrônant ses voisines et en ceignant un beau jour, non sans fierté, le diadème de la *Reine des Pyrénées*. On fait remonter sa fondation aux Celtes qui, attribuant une divinité à chaque chose utile, tout comme les Romains, avaient dédié les eaux de ce lieu au dieu *Lixon*, d'où *Aquis Lixoni* ; dans le dialecte local, on prononce encore *Lichoun*. « Le nom est estropié, dit Taine, et non détruit ; les « dieux sont vivaces ! », effectivement on en rencontre pas mal dans la région, tels la déesse Barsa en Barousse, et le dieu Isaurensus, à Izouart. On manque de renseignements sur le style des établissements thermaux à l'époque celtique... Par contre, les fouilles opérées à Luchon à différentes époques ont mis à jour les restes des thermes romains ; l'architecte Chambert, pendant les travaux des fondations de l'établissement actuel, en a levé un plan jour par jour, qui a servi à établir les dispositions probables des thermes romains en général.

Ceux de Luchon se composaient de trois piscines

et de plusieurs réservoirs servant sans doute à modifier la température des bains ; on a trouvé sur les lieux des bijoux et des objets d'usage familial et courant, ce qui laisse supposer que certains baigneurs de l'époque furent surpris au bain par la visite des Barbares ; la piscine supérieure, la plus petite, où furent trouvées des épingles et des pommades, devait être réservée aux patriciennes ; dans le bassin moyen, les chevaliers avaient abandonné des bijoux, bagues et anneaux de patriciens ; le bassin inférieur, le plus grand, était une véritable piscine de natation, alimentée par le trop plein des deux premières, bien suffisant sans doute pour le *vulgum pecus* des soldats et esclaves ; le ciment et l'émail ont résisté à l'action corrosive des eaux sulfureuses ; les canalisations, alimentées, par quatre sources, étaient, suivant le cas, en béton, en plomb ou en bois, et le choix semble en avoir été fait d'après l'action des différentes eaux sur chacune de ces variétés de matériaux ; l'installation ayant sensiblement les dimensions des termes actuels ; ce n'est que dans la suite des temps que l'on pourra savoir si les matériaux et les procédés de construction moderne sont supérieurs à ceux des Romains.

Les Barbares venus de l'Est, comme toujours, anéantissent l'œuvre de Rome ; les Sarrasins se contentent de piller les vallées et pendant plus de cinq siècles, la nature a toute liberté pour prendre sa revanche sur la civilisation ; les éboulements de la montagne ensevelissent ces restes dans une tombe

et la végétation nivelle le tout ; les sources sont devenues une mare croupissante et fétide.

A la Renaissance, les comtes et les évêques de Comminges songent à utiliser les eaux minérales pour combattre la peste, mais c'est Cauterets et surtout Eaux-Bonnes (les eaux d'Arquebusades) qui sont en faveur. Sous Louis XV commence le véritable réveil de Luchon sous l'impulsion de l'intendant de la généralité d'Auch, Maigret d'Etigny, qui de sa propre autorité, fait ouvrir en pleins champs une allée plantée d'arbres réunissant les thermes au village qui borde l'One et la Pique : « Pour ce méfait, « dit Taine, il manqua d'être lapidé ; il fallut faire « venir une compagnie de dragons pour forcer les « Luchonnais à souffrir la prospérité de leur pays ». Ils ne lapidèrent pas d'Etigny, mais ils arrachèrent les arbres et le règlement financier de l'opération ne fut pas aisé, on s'en doute : un beau marbre cependant fut consacré à récompenser l'énergie de cet audacieux administrateur... cent ans après sa mort !!

Campardon décrit l'établissement de cette époque ; *établissement* est peut-être prétentieux pour désigner une piscine de 8 mètres sur 3, entourée d'un garde-fou, sans toiture, et le tout en planches : on vidait et remplissait la piscine tous les soirs, quitte à battre l'eau avec des lattes si le matin elle était encore trop chaude, à l'heure de la trempette en commun « sans distinction de sexe ni de condition ». Cela se passait ainsi en 1763 ; rien qui rappelle les thermes romains...

Ce mémoire de Campardon, une cure heureuse du maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guyenne, l'analyse de Bayen, l'ingénieur d'Etigny emploie tous ces moyens variés pour attirer l'attention du roi, qui accorde une subvention destinée à donner un aspect décent à la *barraque thermale* ; il accorde aussi la protection de... Mme de Pompadour, dont la visite suffit à révéler les propriétés des eaux de Luchon à tous les hauts personnages de rang plus ou moins princier qui gravitent auprès de sa puissance quasi-royale ; les premiers à donner le ton ont nom Rohan, Choiseul, Lorraine, etc.

Dès lors c'en est fait, Luchon est lancée, dirait-on de nos jours, et cette faveur va se maintenir, sans que je veuille prétendre toutefois, que c'est à l'exemple de la Pompadour que la station a dû la visite des différentes personnalités contemporaines, depuis le prince impérial Louis-Napoléon, la reine de Hollande, les présidents Thiers et Carnot, le roi des belges Léopold, jusqu'à Clémenceau avant Carlsbad, et avant la mode des eaux étrangères.

Le successeur de d'Etigny, La Chapelle, continue l'œuvre de son prédécesseur ; en matière administrative, un tel exemple de continuité de vues peut surprendre, sous Louis XV, bien entendu ; c'est cependant un fait, digne d'être souligné ; il y a, quoiqu'on dise, des caractères dénués d'envie. Mais, par une étrange fatalité, Luchon semble n'avoir occasionné que des désagréments à ceux qui s'en sont occupés : La Chapelle ne fut pas lapidé, mais il dut

en partie sa disgrâce à l'excès de son zèle. En conflit avec Carrère, chargé d'examiner les eaux de Comminges, débordé par les dépenses qui dépassent vite les prévisions, il est bientôt arrêté : jusqu'aux charretiers qui, transportant du vin, refusent de payer les droits d'octroi destinés à l'eau. Il a bien pris l'avis de la Société royale de Médecine, de l'Académie d'Architecture, avec un rapport favorable de Vicq d'Azyr ; mais on s'aperçoit à ce moment qu'il a négligé de demander l'avis du ministre et l'approbation du roi ; puisqu'il échouait, cette faute méritait la disgrâce ; on le lui fit bien voir ! Comme quoi dans tous les temps et dans tous les pays, il est bon, même pour un administrateur zélé, de ne pas réussir à moitié...

Sous la Révolution, Lomet, ingénieur des ponts et chaussées, est chargé en l'an III, par le Comité de Salut Public, « de lui rendre compte des moyens les plus propres à faire jouir les défenseurs de la liberté du secours des eaux des Pyrénées ». Son rapport est sévère, et ses critiques, justifiées d'ailleurs, s'adressent à l'emploi des eaux « qu'une vieille superstition considère comme un miracle qu'il ne faut pas regarder de trop près » ; à l'installation des établissements « qui, s'ils avaient été construits en plaine et amenés sur des roulettes au lieu de leur destination, ne seraient pas plus étrangers à la place qu'ils occupent » ; à l'exploitation de ces établissements, « cloaques obscurs, malpropres, infectés, administrés par l'ignorance, et régis par la cupidité ». Il

reconnait que leur aménagement « doit être le résultat des lumières, de la force et de la munificence publiques ;... on ne ferait rien d'utile et de durable, si l'on ne regardait ce qui existe comme non venu » ; et tout cela est, comme il sied en l'an III de la République « à la honte de notre Gouvernement royal ! »

Cela dit, le Directoire s'occupe de restaurations plus urgentes ; il n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix, à l'aube des temps nouveaux ; et par une ironie du sort *cette honte* d'un gouvernement personnel, flétrie mais non réparée par le gouvernement populaire, sera réparée précisément par un autre gouvernement personnel en train d'éclore...

Sous le Consulat, le premier préfet de la Haute-Garonne, Richard, s'inspirant de l'idée de Lomet, fait en 1800, table rase du passé, et repart sur de nouvelles bases ; en 1815, les travaux sont terminés et la commune ayant acheté successivement toutes les sources, le nouvel établissement, dont le coût est inférieur à ce qu'aurait exigé l'achèvement du projet grandiose des intendants, possède une soixantaine de baignoires et donne 500 bains par jour. C'est le souvenir du préfet du Consulat et non celui du collaborateur de Bayen, que consacre la source appelée Richard.

Malheureusement le régime des eaux subit bientôt des modifications fâcheuses ; en 1831, la Société Soulerat fait creuser deux puits rudimentaires qui diminuent le niveau et le volume des sources de la

commune ; l'eau de ces puits est extraite pour les bains au moyen d'une pompe ! En outre, les sources sont de plus en plus influencées par les infiltrations des eaux de pluie et des fontes de neige, au point que la Reine passe de 45 à 20 degrés en quelques années. Enfin, un incendie détruit la toiture de l'un des trois établissements.

Telle est la situation de la station quand FONTAN entreprend ses recherches : « L'importance que les « bains de Luchon prenaient chaque jour, écrit « Lambron, inspecteur, grâce à la juste renommée « que leur avaient acquise, parmi les médecins et « les malades, les travaux d'analyse chimique et de « clinique médicale de M. le Dr FONTAN, rendaient « urgentes de grandes améliorations, sinon même la « reconstitution des thermes. »

En 1835, le département et la commune accordent les fonds destinés à « restaurer les bains et à mettre « à exécution les conseils de Nérée-Boubée et de « FONTAN » qui proposent « d'aller chercher la source « jusqu'à la roche en place (celle qui n'a subi aucun « éboulement) afin de la soustraire aux infiltrations « des eaux pluviales et aux détournements causés « par les puits Soulérat ».

Le maire, Azémar, fait commencer, en décembre 1835, le percement des galeries souterraines, dont aucune n'atteint la roche en place, et dont le résultat est déconcertant : diminution du débit, disparition

des sources anciennes, découverte de sources nouvelles que l'on maintient par des barrages sur le sol même des galeries ; ce sol se trouvant être très perméable, entraîne la diminution progressive des nouvelles sources, « d'où vives et justes alarmes parmi
« les habitants dont la fortune se lie si étroitement
« à l'existence de leurs sources et à l'importance de
« leurs thermes ».

Ces incidents ont leur écho jusqu'à l'Académie des Sciences, où en 1836, le baron Séguier communique quelques observations faites en août et septembre à Luchon. Sur un ton plaisant, il raconte que « l'on se
« mit à l'œuvre au grand déplaisir des timides, à la
« grande satisfaction des aventureux... (Fontan était
« certainement de ceux-ci). L'opération était déli-
« cate, elle exigeait de la circonspection ; on pouvait
« compromettre l'état de choses en voulant l'amé-
« liorer. Heureusement le succès ne se fit pas
« attendre ; il vint bientôt couronner la tentative du
« Conseil municipal et rendre le calme aux habitants
« qui croyaient les ressources de leur ville grave-
« ment compromises. »

Cette tentative était insuffisante, mais elle avait indiqué « tout ce qu'on pouvait espérer des recher-
« ches conduites par un homme spécial » et c'est alors en 1837 que le Conseil municipal demande un plan de recherches nouvelles à François. Sur ces entrefaites, et avant que François eût communiqué son travail, le préfet de la Haute-Garonne nomme une Commission scientifique permanente qui va tra-

vailier plus de dix ans à formuler un programme « sans parvenir, dit le Maire, à cause des difficultés « qui l'arrêtent à chaque instant, à donner des conclusions complètes ». C'est toujours, hélas ! le sort de bien des commissions !

Dès la première séance, FONTAN et François donnent lecture des mémoires dont il a déjà été question plus haut. FONTAN expose les améliorations à apporter ; plus tard il aura le regret de constater que ses compatriotes sont restés sourds à sa voix. « Ils ne « sont sensibles qu'aux accents des plagiaires ; Dieu « l'a dit : nul n'est prophète dans sa patrie ! » Dans son culte du passé, il demande « que l'on recouvre « tous les autels votifs qui ont été consacrés à des « sources par les Romains et qui sont disséminés... « on pourrait en laisser prendre l'empreinte dans « l'intérêt de la science, mais on devrait les rapporter dans les lieux d'où ils ont été spoliés ; les « malades trouveraient une source d'espérance dans « la reconnaissance de ceux qui les ont précédés ».

Dans sa gratitude envers ses devanciers, il voudrait qu'on place dans une salle, les bustes des hommes utiles à Bagnères. « Là, se trouveraient « Richard, Bayen, Barrier l'ayeul, d'Etigny, la Chapelle, etc... Ces monuments seraient un témoignage de la reconnaissance des Luchonnais. »

Il assiste régulièrement aux séances ; Barèges, qui apprécie les services qu'il est susceptible de rendre, songe à l'attacher à elle ; il refuse la place d'Inspecteur offerte par les administrateurs de ces bains et

par le préfet des Basses-Pyrénées ; c'est un revenu de 10.000 à 15.000 francs auquel il renonce pour se consacrer tout entier à Luchon.

En 1838 commence l'ère des difficultés. Le Conseil municipal prend une délibération en vue de la continuation des fouilles, sous la direction de François ; deux conseillers sont démissionnaires, dont l'un, Tron, sera plus tard le concurrent heureux d'Azémar à la mairie. La Commission place les travaux sous la surveillance de FONTAN : de ce moment semble dater le désaccord entre les deux collaborateurs ; dans une séance suivante, elle envisage « la question de tous établissements et travaux d'hygiène et d'amusements » et elle émet le vœu que « la sollicitude du « Gouvernement et du département soit vivement « excitée pour que les voies et moyens d'exécution « soient au plus tôt conçus sur l'échelle la plus large « et la plus riche d'avenir ». Dès 1837, dans la conclusion de son rapport, FONTAN avait indiqué comment on pouvait utiliser les terrains d'aspect peu agréable et de faible revenu qui environnent la ville « il pourrait être réduit en prairies, on y ferait quelques plantations avec goût, on y pratiquerait un « bassin assez spacieux pour avoir un batelet, « on y tracerait quelques allées et on y établirait « une salle de bal l'été avec des jeux divers, un café « et un cabinet littéraire ; il pourrait devenir un « point de réunion des plus agréables et des plus « utiles ». La Commission avait fait siennes ces propositions, peu onéreuses pour la ville, et suscep-

tibles un jour d'augmenter ses revenus ; en un mot c'est l'idée d'où est sorti le Casino et FONTAN, pour matérialiser sa proposition, fait établir par son beau-frère, architecte, le plan d'un jardin anglais. On voit comme il avait une vue exacte de toutes les conditions que doit réunir une station thermale, pour l'agrément et l'utilité du baigneur.

Je n'ai pas été peu surpris, lors d'un séjour à Posen (Posnan depuis 1918) de voir réalisées dans cette ville de colonisation prussienne, les conceptions du projet de FONTAN y compris le bassin et les bateaux ; le conquérant, pour l'agrément et la bonne hygiène de ses colons germains, a fait aussi aménager un vaste espace à 2 kilomètres de la vieille ville polonaise, qui n'est pourtant pas une station balnéaire. Bien qu'ayant constaté d'autres aspects de la Kultur, pendant quatre ans, il ne m'est pas interdit j'imagine, de faire ce rapprochement.

En 1839, la Commission charge FONTAN de soumettre les plans et projets à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences. L'Académie de Médecine, nous l'avons vu, approuve les travaux de FONTAN et juge qu'il est digne de lui appartenir. Quant à l'Académie des Sciences, FONTAN regrette qu'elle n'ait pas fait son rapport « qui aurait aplani, s'il eût été fait en temps opportun, bien des difficultés, qui « ont été tranchées au détriment des malades et du « pays, sans recevoir leur véritable solution. »

Dès les premières années, FONTAN se heurte déjà à des résistances, tout au moins à une certaine oppo-

sition. Un médecin parisien qui visite les Pyrénées, Andry, écrit dans un opuscule sur les eaux du pays : « Les travaux de FONTAN ont déjà porté quelques
« fruits à Bagnères-de-Luchon. Ils en auraient pro-
« duit plus encore si ses idées eussent toujours été
« comprises et appréciées à leur valeur. Espérons,
« dans l'intérêt de cette importante localité, que ce
« laborieux praticien ne trouvera jamais dans ses
« concitoyens que sympathie et coopération empres-
« sée pour l'accomplissement de ses vues et de ses
« projets. » Cet espoir ne se réalise pas : la politique, la fâcheuse politique va tout bouleverser ! Il est cependant écouté jusqu'en 1846 comme le note Henry dans son rapport à l'Académie de Médecine.

FONTAN fait partie du Conseil municipal et est même premier adjoint ; en 1843, il présente au Conseil un rapport sur une note de Nérée-Boubée, relative à la nature des matériaux à employer.

En 1846, le plan de l'architecte Artigala, membre de la Commission, n'ayant pas été accepté, celui de Genin accepté après concours, n'ayant pu être mis à point par son auteur malade, la Commission décide d'envoyer un nouvel architecte Chambert, visiter les établissements récents de France et d'Allemagne, afin de leur emprunter « les améliorations, progrès
« de l'art balnéaire et dispositions heureuses qu'il
« aura constatées ». FONTAN, qui a déjà fait la même exploration, met à la disposition de l'architecte ses notes et ses relations : mais au retour de Chambert, il constate que ce dernier n'a tenu aucun compte

des données de la Commission et des architectes précédents « cherchant non à faire mieux, mais à « faire autrement, et il exécute avec l'aide d'un ingénieur un plan dans lequel ils prouvèrent l'un et « l'autre leur ignorance et leur incapacité en matière « d'eaux minérales et d'établissements thermaux ». Il reproche à l'architecte et à l'ingénieur d'avoir fait mettre le visa du Conseil des bâtiments civils sur leur plan, comme étant une simple modification du plan de Gonin que la Commission avait adopté, « et « ils l'auraient fait exécuter, ajoute-t-il, au détriment « des eaux de Luchon et des malades, si je ne m'y « étais opposé formellement, comme représentant « de la Commission scientifique ».

L'ingénieur visé n'est autre que son collaborateur François ; s'il y avait auparavant simple divergence de vues, le désaccord est maintenant formel : pour l'instant, en présence de son *veto*, efficace puisqu'il a mission de surveiller les travaux que dirige François, le plan qu'il estime mauvais et même quelque peu frauduleux ne sera pas exécuté ; mais pour l'instant seulement...

Après 1839, la Commission se réunit plusieurs fois et prend des décisions importantes : une délibération, en particulier, approuvée par le Conseil Municipal et le Préfet, charge FONTAN des travaux d'analyse et de l'aménagement des sources de Luchon. Une autre lui donne mission de la représenter pour la surveillance des travaux de fouilles et de construction. D'autres fixent les honoraires de l'in-

génieur et de l'architecte ; pour sa part, de même qu'il a refusé l'indemnité offerte par le Gouvernement pour sa mission en 1840, de même il refuse la somme de 6.000 francs que la ville de Luchon lui offre pour ses analyses et ses travaux sur les fouilles : son travail, il l'offre à son pays ; en outre, il tient à l'indépendance... Le registre qui contient les procès-verbaux des séances postérieures à 1839 fut égaré... ou soustrait à la faveur de la période troublée qui surgit.

La Révolution de 1848 survient, qui tranche brutalement le différend entre FONTAN et ses collaborateurs ; le 22 août 1848 a lieu, en grande pompe, la pose de la première pierre du nouvel établissement par deux commissaires de la République pour le département de la Haute-Garonne : l'attente de l'architecte et de l'ingénieur pour voir tomber le *veto* du médecin a duré deux ans : leur plan va enfin être exécuté.

FONTAN réclame en vain la réunion de la Commission qui existe toujours nominalement « mais c'est « pour n'avoir pas ce contrôle qu'on l'a empêchée « de se réunir à diverses reprises et notamment « depuis 1848... et qu'en a méconnu les avis de « celui qui la représentait ».

Je reconnais qu'il fallait bien en finir : les palabres duraient depuis 1837, soit depuis onze ans, et j'admets que si la première pierre de l'établissement

n'a été posée qu'en 1848, l'opposition de FONTAN n'y est pas étrangère ; reste à savoir si cette opposition n'était pas justifiée : Garrigou, en 1873, déclare que, après vingt ans, on dût bien reconnaître que certaines défectuosités n'auraient pas été à réparer si on avait écouté FONTAN. Le Gouvernement de 1848 a fait preuve d'autorité en décidant que la discussion ayant déjà trop longtemps duré, il fallait exécuter ; mais je ne sais plus quel souverain de quel pays indiqua un jour le tracé d'une ligne de chemins de fer entre deux villes éloignées en appliquant une règle sur la carte : le geste concilia toutes les préférences, mais vingt ans après, il fallut bien faire les raccordements !

FONTAN est définitivement mis à l'écart par le soviet local, auquel il n'appartient pas, loin de là... ; l'année suivante, le Conseil municipal charge Filhol professeur de Chimie à l'Ecole de Médecine de Toulouse, de l'analyse chimique des sources de Luchon, et voilà comment après avoir été chargé de cette mission avant 48, c'est un autre qui l'exécute après 48 ; et voilà enfin, comment il n'a pas tenu entièrement sa promesse ; on ne saurait lui en faire un grief, si l'on veut bien tenir compte de ce que tous ses travaux scientifiques, il les a exécutés par ses propres moyens, lorsque tous ses prédécesseurs et aussi ceux qui l'ont suivi, depuis Bayen jusqu'à Filhol, ont eu de par leurs fonctions officielles, toutes les ressources de laboratoire à leur disposition. Le seul reproche que d'aucuns pourraient lui faire, c'est d'avoir eu

un souci exagéré de conserver son indépendance : mais les montagnes ont toujours été le refuge de la liberté et de l'indépendance, il était marqué par cet atavisme ; « que d'autres, écrit-il, aient les avan-
« tages et l'honneur du succès et s'en attribuent le
« mérite, je ne voulais que le bien ». On est moins surpris après cette déclaration de principes que la politique l'ait meurtri.

Dans la suite, il se consacre exclusivement à ses malades : il n'est plus que *médecin consultant aux Pyrénées*, où il tient, il le déclare avec fierté, le premier rang ; « une seule fois, écrit-il, cédant aux sol-
« licitations réitérées d'un père de famille, je consen-
« tis, dans l'intérêt de son fils, et pour mieux accom-
« plir le bien qu'on me faisait entrevoir, à descendre
« du premier rang que j'occupe dans la clientèle au
« second rang dans la hiérarchie. Mais quoique je
« fusse porté le premier et hors ligne, par le Conseil
« d'hygiène, qui me connaît, et avait examiné mes
« travaux, j'échouai par l'influence de mauvaises
« passions d'hommes qui ont gravement compromis
« notre pays, et qui craignaient que ma nouvelle
« position ne vint mettre un terme au cours de leurs
« méfaits et de leurs dilapidations ». Pour la raison que j'ai exposée en abordant ce chapitre de la vie de FONTAN, je n'ai pas voulu approfondir : je suppose qu'il n'a pas été agréé comme Inspecteur-adjoint des eaux de Luchon, et que cela devait se passer après l'avènement des commissaires du peuple...

Peu important d'ailleurs les personnalités ; le fait

qui subsiste, c'est que le caractère de FONTAN était tel que l'on redoutait son contrôle ; quels que fussent ses travers, ceci reste à sa louange.

Le dernier coup lui est porté en 1861, au sujet encore de l'Inspectorat ; il n'y survit pas longtemps. L'inspecteur de Luchon ayant résilié ses fonctions, il pose sa candidature ; la Commission médicale du Comité consultatif d'hygiène de France le porte en première ligne par 5 voix contre 6 votants ; contrairement à tous les précédents le Comité présente en première ligne un de ses compétiteurs. « La confiance que mes confrères ont bien voulu me témoigner, écrit-il, depuis tant d'années que je réside à Luchon comme médecin consultant, m'impose le devoir de leur dire que mon insuccès se lie à des circonstances extra-scientifiques et médicales dont je n'ai ni à expliquer la nature, ni à apprécier la valeur. J'aurais cru que trente années passées dans l'étude de l'hydrologie médicale, que plus de vingt-cinq ans de pratique aux termes de Luchon, que les services rendus par moi à cette station, que mes travaux couronnés par l'Institut et dont le résultat a été de doter Luchon du plus magnifique établissement thermal des Pyrénées, d'y porter le prix annuel de fermage de 17.000 frs à plus de 100.000 francs, j'aurais cru, dis-je, que mes travaux dont la notoriété n'est pas contestée et qui ont donné une grande impulsion aux études hydrologiques me permettaient de pouvoir aspirer au titre de médecin inspecteur de Luchon, titre

« que j'ambitionne moins dans un but d'intérêt, dont
« heureusement je n'ai point à me préoccuper, que
« dans celui du pays et des malades.

« Je me suis trompé. Avec moi se sont trompés :

« M. l'Inspecteur général des eaux minérales,

« M. le Professeur de chimie de la Faculté de Mé-
« decine de Paris,

« M. le Directeur de l'Ecole de Pharmacie de
« Paris, membre de l'Institut,

« M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de
« médecine,

« M. le Professeur de Médecine légale de la
« faculté de Paris,

« M. l'Inspecteur général du service de santé de
« la Marine Impériale,

« tous savants et illustres confrères, Membres du
« Comité, qui m'ont fait l'honneur de me donner
« leurs voix et dont l'opinion compétente et autori-
« sée pouvait être acceptée sans scrupule par les
« autres membres du Comité, étrangers aux études
« médicales et hydrologiques.

« Il n'en a pas été ainsi, car ont voté contre moi :
« (suivent 8 personnalités, hauts fonctionnaires des
« ministères, administrateur des postes, architecte,
« ingénieur des mines) toutes personnes fort hono-
« rables et très dignes de la haute position qu'elles
« occupent, mais dont la compétence, en matière
« de sciences et de pratiques médicales, est au moins
« contestable.

« Je ne me plains pas, je ne récrimine pas, heu-

« reux et fier du suffrage qu'ont bien voulu m'accor-
« der les savants médecins du Comité d'Hygiène...
« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour être utile aux
« malades qui fréquentent nos thermes et j'espère
« bien arriver à la fin de ma carrière médicale avec le
« témoignage d'une conscience pure et la satisfaction
« d'avoir fait un peu de bien. »

J'ai tenu à reproduire ces lignes, car elles ont à mes yeux la signification d'un testament philosophique.

Les dernières années de la vie de FONTAN se passent dans la tristesse qu'aggrave la maladie, car il est diabétique, et que ne peuvent atténuer les douceurs de la vie familiale ; tout entier à sa tâche, il ne s'est jamais préoccupé de se créer un foyer, il serait seul si ses proches ne l'entouraient de leur affectueuse sollicitude, et parmi eux il trouve des disciples ;

Il est résigné, mais profondément ulcéré ; s'il éprouve de l'amertume, c'est moins quand il songe à lui-même qu'à ce qu'il a été empêché de réaliser.
« Il semble qu'une fatalité poursuive les établisse-
« ments thermaux de France et surtout ceux des
« Pyrénées ; dès qu'un homme a fait quelques tra-
« vaux utiles qui pourraient amener de grandes
« améliorations, on lui suscite mille obstacles. Aussi
« les établissements de France sont-ils dans l'état le
« plus déplorable. » Son cœur de Français souffre de la comparaison.

S'il se dresse avec violence, c'est au souvenir des mauvais procédés, des mauvais instincts, contre lesquels il est venu finalement se briser avant d'avoir atteint son but. « J'ai fait d'utiles observations dans mes voyages et j'aurais été heureux d'en faire jouir nos établissements, mais c'est au moment où j'aurais pu être le plus utile à mon pays que, par l'influence des mauvaises passions et des intérêts particuliers, l'on paralyse mes efforts et l'on cherche à annihiler le résultat de mes travaux et de mes observations parce que je n'ai jamais voulu pactiser, quand je les ai connus, avec ceux qui, dans des vues d'intérêt ou d'ambition, ont dénaturé et compromis les projets qu'ils n'ont pas conçus. »

Il trouve cependant une consolation à suivre le développement de la station pour laquelle il a tout fait : « J'avais prévu l'avenir de Luchon et je m'étais consacré à son développement... Quoique je n'aie pas toujours été secondé dans mes projets cette localité se développe cependant peu à peu, et réalise, quoique plus lentement que je ne l'aurais voulu, mes espérances et mes prévisions. »

La plus grande consolation il la trouve en lui-même, dans la certitude d'avoir été *un homme de bien*. Au moment de mourir, il espère que « le jour de la justice viendra pour tous, et quoique tardif pour moi, je l'attends avec confiance, car bien que je n'aie pas pu faire dans l'intérêt de mon pays tout ce que j'aurais voulu, j'espère que plus tard l'on me rendra la justice d'en avoir fait assez et

« d'en avoir encore voulu faire davantage, sans
« arrière-pensée d'ambition ou d'intérêt, pour que
« j'attende avec résignation, mais en m'écriant avec
« douleur : O ! que le bien est difficile à faire !!! »

Il meurt à Saint-Bertrand de Comminges le 18 avril 1867, de glycosurie terminée par une pneumonie ; il n'a que soixante-cinq ans. Caffé, dans un article nécrologique, prétend que « la station de Luchon « doit sa prospérité à ses efforts et à ses publica-
« tions », — ce qui est exact — et qu'elle se propose « de lui élever un monument qui consacrera la
« reconnaissance publique », ce qui était prématuré ; d'Etigny, d'ailleurs a attendu plus de cent ans, mais ce que n'a pas songé à faire l'orgueilleuse Reine des Pyrénées, son village natal n'a pas différé pour le faire : le petit village d'Izaourt, qui s'enorgueillit de l'avoir vu naître, lui a dédié un modeste monument non loin de la maison où il a vu le jour. Ce monument, dans sa simplicité, est cent fois plus touchant que le marbre éblouissant ou le bronze sévère, en ce qu'il n'a accompagné son hommage ni de flots de rubans, ni de torrents d'éloquence. FONTAN espérait que « les populations désabusées sauraient recon-
« naître ceux qui veulent le bien » il avait confiance dans le jugement populaire et il a raison, car si, traversant la salle qui porte son nom dans l'établissement de Luchon, on s'informe auprès du premier garçon de bain que l'on rencontre, celui-ci répond :

« C'était un médecin de notre pays qui a fait beau-
« coup de bien à Luchon. » Le monument est tout
de même dans le cœur du peuple : il s'appelle sou-
venir et reconnaissance.

S'il n'a pas eu la satisfaction de se voir rendre jus-
tice comme il le méritait, sa mémoire du moins a été
vigoureusement défendue par son élève Garrigou qui
avait « été indigné par l'injustice dont FONTAN fut
« victime pour l'Inspectorat, auquel il avait tous les
« droits » (lettre de Mme Garrigou) : il fit plus que
s'indigner, il attaqua le principal détracteur de son
ancien maître, Filhol, et en cela il fit preuve de
désintéressement et de courage, car il se dressait en
face du Directeur de l'Ecole de Médecine de Tou-
louse, alors que lui-même n'était pas encore profes-
seur. J'ai déjà dit comment, dans un mémoire lu en
1868 à l'Académie de Médecine, il a stigmatisé cer-
tains procédés de dénigrement. En 1877, dans une
conférence qu'il fait à Toulouse, à la Société d'His-
toire naturelle, il constate que « à Luchon on rejeta
« les conseils si précieux et si intelligents de feu
« M. le Dr FONTAN. Ainsi l'on commit fautes sur
« fautes. On travaille aujourd'hui à réparer le mal
« ainsi fait il y a plus de vingt ans » ; et à l'appui
de ses affirmations, il cite des faits : d'ailleurs, reve-
nant sur certains procédés qu'il désapprouve « c'est
« parler en aveugle et c'est prouver que l'on manque
« complètement d'observations directes. C'est mon-

« trer également qu'on ne possède pas cet esprit de
« philosophie scientifique qui ne peut être séparé des
« études réellement sérieuses et dépourvu de parti
« pris dans l'histoire des sciences naturelles... Tra-
« vaillons sans parti pris, avec le seul et unique désir
« d'arriver à connaître la vérité, et nous trouverons
« des résultats certains, surtout si, après avoir com-
« mis une erreur, nous avons la loyauté de dire : je
« me suis trompé ».

Plus heureux que son maître, le professeur Gar-
rigou a vu ses efforts couronnés de succès et il a eu
la satisfaction de se voir confier officiellement l'en-
seignement de l'hydrologie, un des premiers en
France, sinon le premier. C'est à lui que revient l'ini-
tiative d'avoir organisé, à travers les stations pyr-
néennes, les caravanes d'étudiants et de médecins.

Je tiens à exprimer ici, en même temps que ma
déférence pour le savant, ma gratitude pour sa coura-
geuse fidélité à son maître vaincu !

Le lecteur, j'en suis fermement convaincu, se join-
dra à moi pour rendre hommage au grand caractère
d'Amédée FONTAN, auquel je me crois autorisé à
appliquer en l'étendant la formule antique : *Vir pro-
bus, discendi peritus, et sapiens.*

Vu : le Président de la thèse :

P. MENETRIER

Vu : Le Doyen,
ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le vice-recteur de l'Académie de Paris
P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

- Académie de Médecine, Bulletins et Mémoires (1836 et suiv.).
- Académie des Sciences, Compte-rendus hebdomadaires (1836 et suiv.).
- Andry*. — Coup d'œil sur les eaux principales des Pyrénées (1839).
- Fontan* (*Amédée*). — Archives de la Faculté de Médecine de Paris. Dossier.
- Archives de l'Assistance publique : Procès-verbaux.
- Campardon*. — Mémoire, in *Journal de Médecine* (1763).
- Causse*. — Hydrologie (1903).
- Chambert* — Les thermes romains de Bagnères-de-Luchon, in *Journal de Toulouse* (1846).
- Commission scientifique permanente de Luchon : Procès-verbaux.
- Jourdan*. — Dictionnaire des Sciences médicales, t. 1. Biographie.
- Alibert, Soubeyran*. — Eaux minérales, t. XI.
- Patissier*. — Eaux minérales (*Journal complémentaire*, t. XXXIII).
- Fodéré* — Eaux minérales, t. XXX.
- Vivient de Saint-Martin*. — Art. Comminges et Quatre-vallées (*Dictionnaire de géographie universelle*).
- Doit-Lambron*. — Luchon médical et pittoresque (1903).
- Fontan*. — Thèse de Paris (1838, n° 134).
- Recherches sur les eaux minérales (1853).
- Lettre : A mes confrères (1801).

- Ferras.* — De la médication sulfurée (1898).
Fontan (Léopold). — Thèse de Paris (1867, n° 130).
Filhol. — Recherches sur les eaux minérales (1853).
Garrigou. — Théorie de la formation des eaux sulfureuses chaudes (Mémoire à l'Académie de Médecine, 1868).
— Généralités sur les eaux minérales des Pyrénées, in *Union médicale* (1873).
Lomet. — Mémoire au Comité de Salut public, an III.
Lorenz. — Catalogue de la librairie française (1900).
Jacquot et Wilm. — Les eaux minérales de la France (1894).
— *Journal des connaissances médicales*, Caffé, t. XXXIV, art. Fontan (1867).
— Mairie d'Izaourt, extraits de l'Etat civil, an X.
Poumier. — Analyse des eaux minérales (1813).
Pouchet. — Précis de Pharmacologie (1907).
Richaud. — Précis de Thérapeutique (1919).
Dezeimeris. — Eaux minérales (Répertoire général des Sc. médicale, t. XI. Bibliographie).
Fontan de Negrin. — Introduction du mérinos en France (Revue hebdomadaire, 14 janvier 1911).
Spont. — Thèse de Montpellier (1852, n° 27).
Taine. — Voyage aux Pyrénées (1858).

